



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

COLLECTION
PALLAS

Anthologie

DE LA

Littérature Japonaise

des Origines au XX^e siècle

PAR

MICHEL RÉVON

Ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyô,
Ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais,
Chargé du cours d'histoire des civilisations d'Extrême Orient
à la Faculté des lettres de Paris.



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SUEFFLOT, 15

Bibliothèque de la Faculté
de Théologie

Les Fontaines - CHANTILLY

BF 33 7/46

ANTHOLOGIE
DE LA
LITTÉRATURE JAPONAISE

« Collection Pallas »

ANTHOLOGIE
DE LA
LITTÉRATURE JAPONAISE
DES ORIGINES AU XX^e SIÈCLE

PAR

MICHEL REVON

Ancien professeur à la Faculté de droit de Tôkyô,
Ancien conseiller-légiste du Gouvernement japonais,
Chargé du cours d'histoire des civilisations d'Extrême-Orient
à la Faculté des lettres de Paris.

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—
1918

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Ch. Delagrave, 1910.

ANTHOLOGIE

DE LA

LITTÉRATURE JAPONAISE

INTRODUCTION

Au lendemain des victoires qui révélèrent enfin leur puissance, les Japonais furent un peu surpris de voir cette fière Europe, qui avait méprisé leur évolution pacifique, admirer si fort leurs exploits guerriers. Ce que n'avaient pu faire ni l'antique beauté d'une civilisation deux fois millénaire, ni la sagesse d'une politique conciliante, quelques coups de canon l'accomplirent en un instant; les lointains insulaires, si longtemps méconnus, furent subitement jugés dignes d'entrer dans le concert des nations civilisées; et s'ils en conçurent une joie sincère, ils éprouvèrent aussi un certain étonnement. Mais, en dehors des gens dont l'enthousiasme naïf éveilla leur ironie, il y avait pourtant des hommes plus sérieux qui, à travers ces événements, devinaient un peuple doué d'une forte culture matérielle et morale, d'un génie original, d'un cœur profond; et ces observateurs réfléchis, ne pouvant guère trouver de lumières certaines en des ouvrages dont la masse toujours croissante multiplie surtout les contradictions, n'ont cessé de se demander ce que

valent, au juste, ces Japonais si diversement appréciés, quels sont les caractères intimes de leur esprit, comment ils sentent, comment ils pensent. Le seul moyen de le savoir, c'est d'étudier la littérature du Japon.

i

Cette littérature, une des plus riches du monde, est malheureusement écrite dans la plus difficile de toutes les langues existantes, et même en une série de langues successives dont la compréhension a exigé les efforts de plusieurs générations de philologues indigènes. C'est dire qu'aucun Européen ne saurait l'embrasser en entier. Mais, dans cette forêt immense, on a tracé des chemins, exploré de vastes domaines, étudié de plus près certains points particuliers. L'honneur en revient surtout à la science anglaise. Grâce aux travaux consciencieux des Aston, des Chamberlain, des Dickins, des Satow et d'autres chercheurs, auxquels il convient d'ajouter aussi quelques érudits allemands, à commencer par Rudolf Lange, bien des textes déjà ont pu être élucidés. D'autre part, à côté de ces monographies, l'histoire littéraire a été l'objet de divers exposés critiques, soit au Japon, avec MM. Haga, Foujioka et autres, soit même en Europe, où M. Aston ouvrit la voie, en 1899, avec son originale *History of Japanese Literature*, en attendant que M. Florenz publiât, en 1906, sa *Geschichte der japanischen Literatur*, plus complète. Mais, jusqu'à ce jour, on n'avait encore entrepris, dans aucune langue européenne, un recueil de morceaux choisis permettant de juger la littérature japonaise en elle-même, d'une manière directe, au moyen de textes assez nombreux et assez étendus pour laisser voir au lec-

teur, dans un déroulement général de cette longue série d'écrits, toute l'évolution esthétique de la pensée indigène. C'est l'objet du présent travail.

La littérature japonaise n'étant connue que d'un petit nombre de spécialistes, je ne pouvais m'en tenir, évidemment, à une simple collection d'extraits juxtaposés. Il fallait montrer le progrès du développement historique, l'enchaînement des divers genres littéraires, la place et l'influence des principaux écrivains. J'ai donc fait courir, au-dessus de cette rangée de textes, une sorte de frise où se succèdent, brièvement esquissées, les manifestations essentielles et les figures directrices du mouvement littéraire. De même que MM. Aston et Florenz, dans leurs histoires de la littérature japonaise, s'étaient vus obligés d'éclairer constamment leurs explications par des exemples, inversement, et pour le même motif, je ne pouvais donner mes textes sans des éclaircissements préalables. On trouvera donc, dans une série de notices placées en tête des morceaux cités, une sorte d'histoire littéraire en raccourci, que je me suis efforcé de rendre aussi concise et aussi claire que possible. Ça et là, j'ai insisté davantage, par des portraits plus étudiés ou par des extraits plus abondants, sur les écrivains les plus représentatifs de l'esprit national ou de quelque genre notable; et par contre, j'ai négligé bien des auteurs secondaires que je n'aurais pu que mentionner au passage, sans profit pour le lecteur. Quant au choix des morceaux, je me suis pareillement attaché à donner les plus typiques, c'est-à-dire non pas ceux qui, à première vue, me semblaient devoir plaire au goût européen, mais simplement ceux qui me paraissaient les plus conformes au génie indigène; et, lorsque j'ai eu des doutes sur ce point, les sélections déjà faites par les Japonais eux-

mêmes, soit dans telle vieille anthologie poétique, soit dans tels recueils modernes comme ceux de MM. Souzouki et Otchiaï ou de MM. Mikami et Takatsou, m'ont aidé à suivre la bonne voie.

Pour la traduction même des textes, je n'ai visé qu'à une exactitude aussi complète que possible. Tâche ardue : car d'abord, d'une manière générale, la langue japonaise est extrêmement vague et donne souvent lieu, pour un même passage, à toutes sortes d'interprétations ; puis, pendant les douze siècles qu'a traversés la littérature nationale, cette langue a subi de telles transformations que les ouvrages anciens, qui comprennent justement les livres sacrés fondamentaux, les poésies les plus originales et tous les chefs-d'œuvre de l'âge classique, ne peuvent être compris des Japonais modernes qu'au moyen de commentaires postérieurs ; si bien que les philologues européens ne s'en tirent eux-mêmes, pratiquement, qu'avec le secours de lettrés indigènes particulièrement versés dans la langue de telle ou telle époque. Même avec cette aide des morts et des vivants, la pensée des vieux auteurs demeure souvent incertaine, commentateurs et interprètes aboutissant constamment à des résultats contradictoires, qui exigent de longues vérifications ; et quand enfin on croit tenir le sens, on ne sait comment rendre en français les nuances de l'expression japonaise. Néanmoins, j'ai essayé de donner des versions précises et serrées ; dans certains cas, j'ai pu arriver, pour ainsi dire, à photographier la pensée indigène ; et par exemple, mes traductions de poésies japonaises correspondent souvent au texte original mot pour mot, toujours vers pour vers. Mais pour obtenir ce résultat, j'ai dû mettre de côté tout amour-propre d'écrivain et sacrifier sans cesse, de propos délibéré, l'élégance à l'exactitude. On ne

peut exprimer la pensée japonaise, avec ses modes particuliers, ses mouvements, ses images intimement liées aux conceptions mêmes, par un système d'équivalents qui, en faussant tout l'esprit natif, ne donnerait plus une traduction, mais un travestissement à la française. Or, je voulais montrer comment pensent les Japonais, et le seul moyen d'y parvenir était de suivre leurs développements avec une fidélité scrupuleuse.

Cette méthode un peu minutieuse devait fatalement exiger un certain nombre de notes explicatives. La plupart des orientalistes qui ont traduit des documents japonais ont évité cet inconvénient par deux procédés également commodes : analyser, sans le dire, les passages trop difficiles à rendre ou à commenter, et paraphraser, sans l'annoncer davantage, ceux que le lecteur ne comprendrait pas tout de suite ; de telle sorte qu'entre ces transformations combinées, le texte disparaît. Quelques honorables exceptions ne font que mieux ressortir la généralité de ces pratiques détestables, qui, chose curieuse, sont encore plus répandues chez les traducteurs japonais. Ces derniers, en effet, n'hésitent guère à supprimer toute l'originalité des textes pour montrer leur propre connaissance des idiotismes étrangers, ou même à habiller leurs auteurs d'un complet européen, croyant ainsi les rendre plus présentables. Au risque d'ennuyer parfois le lecteur par des notes trop abondantes, j'ai voulu réagir ; on ne trouvera ici que des traductions littérales, accompagnées des éclaircissements qu'il faut. D'ailleurs, des notes nombreuses étaient indispensables pour élucider les écrits d'une civilisation si différente de la nôtre. La nature même, qui tient tant de place dans les préoccupations des Japonais, offre un monde de plantes et d'animaux qu'il était

nécessaire de faire connaître à mesure qu'ils apparaissent dans leur poésie. La culture nationale, avec sa vie matérielle particulière, avec sa vie sociale pleine de coutumes étranges, avec sa vie morale surtout, qui comporte une philosophie, une éthique, une esthétique parfois singulières aux yeux des Occidentaux, demandait, elle aussi, à plus forte raison, des explications perpétuelles. D'autant qu'un des traits essentiels de la littérature japonaise, impressionniste comme tous les autres arts du pays, consiste justement à procéder plutôt par allusions que par affirmations nettes et à laisser sans cesse au lecteur le plaisir de deviner les perspectives lointaines d'une pensée inachevée. Cependant, pour diminuer autant que faire se pouvait la part des notes au profit du texte, je me suis attaché à donner des documents qui s'éclairent les uns par les autres : par exemple, dès le début, un livre presque entier du Kojiki répond d'avance à toutes les questions mythologiques, de même qu'un peu plus loin la Préface du Kokinnshou annonce l'esprit et le sens de quelques centaines de poésies.

Quant à la transcription des mots japonais, je n'ai pas cru devoir suivre la notation usuelle de la Romaji-kwaï, « Société (pour l'adoption) des lettres romaines » qui rend ces mots par des voyelles italiennes et des consonnes prononcées comme en anglais. Rien de plus commode que ce système, auquel sont habitués tous les japonistes, à la fois pour l'auteur, pour les spécialistes qui, comme lui, ont coutume de s'en servir, et pour les lecteurs de langue anglaise. Mais ne faudrait-il pas songer un peu, aussi, au lecteur français en général? Grâce à cette notation, reproduite aveuglément par la presse, la plupart des Français qui ont suivi, avec tant d'intérêt, les péripéties des dernières guerres ont appris

à prononcer de travers tous les noms d'hommes ou de lieux qu'elles illustraient. Dans un livre, il est vrai, on peut, tout en adoptant cette orthographe à l'anglaise, expliquer d'avance au lecteur comment il devra la retraduire en français. Mais à quoi bon lui imposer ce détour? C'est comme si, pour lui donner l'équivalence d'une mesure de longueur japonaise, on l'indiquait en yards, qu'il devrait changer en mètres. Mieux vaut aller droit au but. D'ailleurs, cette fameuse transcription, que tant d'érudits regardent comme intangible, n'est nullement exacte. Dans une consciencieuse *Etude phonétique de la langue japonaise*, préparée à Tôkyô et présentée, en 1903, comme thèse de doctorat à la Sorbonne, M. Ernest R. Edwards est arrivé à des résultats bien différents; et ses conclusions, fondées sur l'emploi du palais artificiel, du cylindre enregistreur, du phonographe, de tous les moyens dont dispose maintenant la phonétique expérimentale, ne peuvent qu'être admises, en dépit de l'ancienne orthodoxie. Par exemple, jusqu'à présent, un certain son japonais était rendu par le *j* anglais, prononcé *dji*; mais l'observation nous montre que ce son, en principe, correspond plutôt au *j* français; il est donc inutile de prendre ici l'intermédiaire trompeur de l'anglais pour enseigner aux Français un son que donne mieux leur propre langue. Pour ces raisons, tant pratiques que théoriques, j'ai adopté dans ce livre un système de transcription plus simple et plus scientifique tout ensemble. A l'exception de la diphtongue *ou*, pour laquelle j'ai gardé le *w* anglais qui aide à la distinguer des voyelles environnantes, c'est suivant l'usage de la langue française que doivent être prononcés tous les mots japonais des documents traduits ci-après.

II

Reste à mettre en lumière l'ordre que j'ai suivi pour la classification de ces documents.

L'histoire du Japon est dominée par deux grands événements qui transformèrent, dans une large mesure, les pensées et les sentiments de l'élite, et qui par conséquent marquent deux moments essentiels de l'évolution littéraire : c'est d'abord, surtout à partir du ^{vi}e siècle de notre ère, l'introduction de la civilisation chinoise ; ensuite, celle de la civilisation occidentale, au milieu du ^{xix}e. D'où trois périodes maîtresses qui, dans la littérature, correspondent à trois états de civilisation bien distincts : en premier lieu, le Japon primitif, avec sa culture spontanée ; en second lieu, l'ancien Japon, où la culture chinoise se superpose à la culture indigène ; en troisième lieu enfin, le Japon moderne, où la culture occidentale vient compléter les deux autres. Il semble donc qu'on pourrait distribuer les œuvres de l'esprit japonais sous ces trois catégories. Mais, d'une part, entre les deux premières, la ligne de démarcation n'est pas toujours facile à tracer, les productions de l'époque archaïque n'apparaissant qu'en des écrits du ^{viii}e siècle, qui eux-mêmes se rattachent plutôt, par leur contenu, à cette période antérieure ; et d'autre part, entre le Japon primitif, si vaguement délimité, et le Japon moderne, qui représente à peine un demi-siècle, l'ancien Japon, avec son immense étendue dans le temps et sa prodigieuse fécondité littéraire, offre toute une série de civilisations secondaires qu'il importe de distinguer. Le plus sage est de s'en tenir aux divisions traditionnelles que les Japonais eux-mêmes ont établies, et

de rattacher les diverses floraisons littéraires à sept grandes époques historiques, illustrées par autant de changements sociaux. Jetons un coup d'œil, à vol d'oiseau, sur cette histoire générale de la civilisation dans ses rapports avec la littérature, en attendant que chaque période successive nous amène à préciser davantage les détails de notre sujet.

I. — La première période est celle qui commence aux origines mêmes de l'empire et qui s'étend jusqu'au début du VIII^e siècle après Jésus-Christ. Le peuple japonais, formé sans doute d'un mélange d'immigrants continentaux et de conquérants malais, s'établit et s'organise peu à peu ; quelques siècles avant notre ère, un chef puissant, Jimmou, fonde sa capitale dans le Yamato ; d'autres empereurs lui succèdent, qui d'ailleurs changent sans cesse le siège du gouvernement ; et dans ces conditions primitives, où la cour même est pour ainsi dire nomade, la civilisation ne se développe qu'avec peine, jusqu'au jour où Nara devient le centre solide d'un véritable progrès social. Cette époque archaïque est cependant marquée par deux faits d'une importance décisive au point de vue littéraire : l'introduction de l'écriture, qu'ignoraient les Japonais primitifs, qu'ils reçurent de la Chine, avec bien d'autres arts, par l'intermédiaire de la Corée et qui, répandue chez eux depuis le début du V^e siècle, entraîna par là même l'étude des classiques chinois ; puis, cent cinquante ans plus tard, l'importation du bouddhisme, qui, après n'avoir été tout d'abord, au milieu du VI^e siècle, qu'une vague idolâtrie étrangère, obtint dès le VII^e siècle une influence plus sérieuse qui allait s'épanouir au grand siècle suivant. Les humanités chinoises devaient jouer au Japon le même rôle que, chez nous, la Grèce et Rome tout ensemble, et le bouddhisme était destiné à exercer sur le peuple japonais une

action encore plus profonde que celle du christianisme sur les nations d'Occident. Mais, en attendant, l'antique religion naturiste du pays, c'est-à-dire le shintoïsme, conservait sa pureté primitive avec un soin d'autant plus jaloux qu'il lui fallait lutter contre un culte envahissant, et les classiques chinois n'avaient encore altéré en rien les caractères natifs de la race. Les seuls monuments littéraires que nous ait laissés cette période, à savoir des Chants primitifs et des Rituels sacrés, sont l'expression de ce génie national qui d'ailleurs, en s'assimilant avec art toutes les importations étrangères, devait conserver jusqu'à notre époque une puissante vitalité.

II. — La période suivante, qui répond au temps où Nara fut la capitale (710-784), et qui remplit en somme presque tout le VIII^e siècle, peut être appelée : le siècle de Nara. Lorsqu'on visite aujourd'hui, dans les montagnes du Yamato, les vestiges de cette illustre cité où, pour donner aux pompes de la nouvelle religion un cadre digne de leur splendeur, des artistes coréens enseignèrent à leurs confrères japonais tous les secrets de l'art bouddhique, depuis l'architecture des temples et des pagodes jusqu'aux moindres finesses de la statuaire en bois et de la peinture murale; lorsqu'on mesure la majesté de cette civilisation au colossal Bouddha de bronze qui en est resté comme la personnification grandiose; lorsqu'on s'imagine enfin le spectacle que devait dérouler, sous ses opulents costumes chinois, une cour éprise avant tout de somptueuses cérémonies, on comprend pourquoi, même au palais de Kyôto, les poètes ne cessèrent de soupirer en pensant à la gloire passée de leur ancienne capitale. Mais ce siècle, si brillant par ses arts, ne fut pas moins riche au point de vue littéraire. Inauguré par la fondation d'une première Université, dont les quatre facultés d'his-

toire, de littérature classique, de droit et de mathématiques répandirent très vite la science chinoise, il devait être marqué par un renouvellement des esprits; et de fait, nous assistons alors à un réveil simultané de la curiosité historique et du lyrisme. La prose de l'époque, représentée par des Édits solennels, par l'ouvrage capital qu'est le Kojiki et par des Foudoki descriptifs des provinces, offre en général plus d'intérêt dans le fond que dans la forme; mais la poésie arrive d'emblée à une perfection qui ne sera plus égalée et les vers du Manyôshou témoignent que, dans ce domaine, l'ère de Nara fut vraiment l'âge d'or.

III. — Cette civilisation atteint son apogée à l'époque classique, c'est-à-dire à partir du moment où Kyôto devient la capitale définitive (794), sous le beau nom de Héian-jô, « la Cité de la Paix ». Durant le ix^e siècle, le x^e et la première moitié du xi^e, la prospérité matérielle, la culture sociale et les raffinements de l'esprit se développent de concert. Les empereurs ont depuis longtemps abandonné la direction politique à l'ambitieuse famille des Foujiwara, qui bientôt, à son tour, néglige l'administration pour ne songer comme eux qu'à de délicats plaisirs. La cour est un lieu de délices, où les mœurs sont plutôt libres, mais où le luxe inspire les arts et où une douce indolence permet les rêves légers de la poésie. Tous les hôtes du palais, courtisans et dames d'honneur, sont des lettrés et des esthètes; quand ils ne sont pas occupés aux intrigues ordinaires d'une cour, ils passent leur temps à admirer des fleurs ou à visiter des salons de peinture, à échanger des vers spirituels ou à se disputer le prix de quelque concours poétique. C'est ainsi que, dès le début du x^e siècle, le Kokinnshou reprend la longue série des anthologies officielles qui, peu à peu,

recueilliront pour les âges futurs les meilleures productions de chaque époque littéraire. En même temps, et par-dessus tout, on voit s'inaugurer tous les genres brillants où triomphe la prose japonaise : journaux privés, livres d'impressions, romans. Ce mouvement est favorisé, d'abord, par un rapide progrès de la langue nationale, désormais parvenue à son plein développement; puis, par l'invention de deux systèmes d'écriture, le katakana et le hiragana, qui, remplaçant l'absurde fatras de l'écriture antérieure, moitié idéographique et moitié phonétique, par deux syllabaires de quarante-sept signes abrégés ou cursifs, simplifient prodigieusement, pendant la période trop courte et dans le domaine trop restreint où ils tiennent lieu de caractères chinois, le travail des écrivains et l'effort des lecteurs eux-mêmes. Mais la principale cause de ce magnifique essor se trouve dans le milieu où il prit naissance. Aux alentours de l'an 1000, la cour d'Itchijô est le royaume des femmes d'esprit; la liberté d'allures que leur reconnaissait la vieille civilisation du pays s'accroît d'un rôle social d'autant plus important qu'elles le méritent par une finesse appuyée sur de solides connaissances; les érudits, péniblement occupés à de lourdes compositions chinoises, leur abandonnent le domaine proprement littéraire, où elles excellent tout de suite, et ce sont des femmes qui écrivent les plus grands chefs-d'œuvre nationaux. Par malheur, depuis le milieu du ^x^e siècle, l'empire est déchiré par des luttes guerrières que n'a su prévenir un gouvernement civil trop faible; les clans des Taïra et des Minamoto se dressent contre les Foujiwara, puis, à leur tour, combattent pour la suprématie; la féodalité s'organise et se partage le pays. Aussitôt, décadence de la littérature, qui ne produit plus que des récits historiques médiocres. En 1186,

Minatomo Yoritomo établit à l'autre extrémité de l'empire le siège de son pouvoir militaire; bientôt il devient shôgoun : et l'époque de Héian s'achève dans les ténèbres où s'ouvre celle de Kamakoura.

IV. — Si le siècle de Louis XIV avait été suivi brusquement d'un retour à la barbarie, on aurait quelque idée du sombre moyen-âge qui succéda à la brillante culture de Kyôto. Sous Yoritomo et ses premiers successeurs, puis sous les régents Hôjô, qui, dès le début du ^{xiii}^e siècle, prennent la place des shôgouns comme ces derniers, après les Foujiwara eux-mêmes, avaient usurpé celle des empereurs, la classe militaire exerce tout le pouvoir effectif. Or, il est clair qu'un groupe qui ne songe qu'à la guerre ou aux moyens de la préparer ne saurait guère avoir d'ambitions intellectuelles. De plus, cet esprit guerrier engendra des pirateries sur les côtes de Chine et de Corée; d'où une interruption fréquente des rapports avec ces derniers pays, et par suite, l'abandon de ces études chinoises qui avaient tant fait jusqu'alors pour le progrès de la pensée nationale. Cependant, l'esprit littéraire ne disparut pas tout à fait, grâce aux moines bouddhistes, qui furent à peu près les seuls gardiens de la science durant ces temps troublés. La période de Kamakoura mériterait à peine d'être mentionnée dans l'histoire littéraire si, à côté de ses éternels récits de batailles, elles ne nous avait laissé un petit chef-d'œuvre : le livre d'impressions d'un ermite dégoûté de ce triste monde féodal. Lorsque Kamakoura, en 1333, fut réduite en cendres par un défenseur des droits impériaux, cette orgueilleuse capitale qui, dit-on, avait compté un million d'âmes, devint un simple village de pêcheurs; et si vous y allez faire aujourd'hui une petite méditation historique, vous pourrez remarquer que, de son ancienne splendeur, il ne

reste plus que deux monuments, qui résument tout : sur une colline écartée, le temple du dieu de la Guerre, et sur l'emplacement désert des édifices disparus, un immense Bouddha qui semble regarder à ses pieds la poussière de la gloire humaine.

V. — La période qui suivit la chute de Kamakoura fut marquée par l'ascension au pouvoir, puis par la domination complète d'une nouvelle lignée de shôgouns, celle des Ashikaga. Takaouji, fondateur de cette famille, avait d'abord aidé l'empereur à renverser les Hôjô; mais ensuite, il voulut recueillir leur succession et se proclama shôgoun lui-même. Déclaré rebelle, il triompha cependant et, en 1336, remplaça le souverain régnant par un empereur à sa convenance. D'où une scission, qui dura plus d'un demi-siècle, entre la cour du Sud (nanntchô), dynastie légitime qui erra en divers endroits du Yamato, et la cour du Nord (hokoutchô), dynastie illégitime soutenue par les shôgouns et installée à Kyôto. Lorsque enfin, en 1392, les deux dynasties furent réunies en la personne d'un partisan des Ashikaga par l'abdication de son rival, le pouvoir des shôgouns n'eut plus de limites et, désormais, le vrai centre de l'empire fut le palais qu'ils habitaient, à Kyôto, dans le quartier de Mouromatchi. Cette époque comprend donc elle-même deux périodes : au xiv^e siècle, celle de Nammbokoutchô; au xv^e siècle et durant la majeure partie du xvi^e, celle de Mouromatchi, qui, troublée à son tour pendant tout le dernier tiers du xvi^e siècle, devait s'achever, en 1603, par l'avènement d'une nouvelle famille de shôgouns. La période de Nammbokoutchô, essentiellement guerrière, ressemble étrangement par là même à celle de Kamakoura : d'une manière générale, progression de l'ignorance; et comme productions littéraires, encore des histoires de combats, rachetées

de nouveau par un curieux livre d'impressions que nous devons pareillement à un bonze. Sous la période de Mouromatchi, au contraire, la paix fait renaître bientôt une cour élégante et artiste. C'est le temps où triomphent, avec les cérémonies du thé, deux formes esthétiques, l'art des jardins et l'art des bouquets, qui resteront comme les créations les plus originales de l'art japonais en général. Mais, dans le champ de la littérature, qui demande une plus longue préparation, les heureux résultats de cette tranquillité ne pouvaient être aussi rapides; après trois cent cinquante ans de guerres continues, il fallait d'abord se remettre aux études; et c'est ainsi que la période de Mouromatchi, si brillante au point de vue artistique, ne fut guère illustrée, en ce qui touche les lettres, que par un seul genre nouveau, d'ailleurs tout à fait remarquable : celui des drames lyriques connus sous le nom de Nô.

VI. — Les Ashikaga s'étant laissés aller, comme avant eux les autres shôgouns et les empereurs eux-mêmes, à négliger les soins du gouvernement, la féodalité releva la tête et l'anarchie reprit de plus belle. En même temps, depuis la découverte du Japon en 1542, une nouvelle cause de troubles arrivait de l'extérieur avec les moines portugais et espagnols, dont les intrigues fournirent à certains seigneurs locaux l'occasion d'accroître encore le désordre. C'est alors qu'apparurent, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, trois hommes fameux qui reconstituèrent la centralisation politique : Nobounaga, un petit daïmyô qui réussit à soumettre la majeure partie du pays, déposa le shôgoun en 1573 et prit lui-même, à défaut de ce titre nominal, l'autorité effective; Hidéyoshi, un simple paysan qui, devenu le principal lieutenant de Nobounaga, compléta d'abord son œuvre par de nouvelles vic-

toires sur les seigneurs, mais ensuite, égaré par une folle ambition, alla faire la conquête de la Corée et mourut au moment où il rêvait celle de la Chine; Iéyaçou enfin, un politique de génie qui, après avoir servi Nobounaga et Iidéyoshi, puis triomphé, en l'an 1600, du fils incapable de ce dernier dans une bataille décisive, se trouva le maître suprême, joignit à l'esprit organisateur d'un Napoléon la modération d'un sage chinois, sut dompter la féodalité, unifier l'empire, imposer l'ordre à l'intérieur, la paix avec l'extérieur, et fonda ainsi sur des bases solides ce grand shôgounat des Tokougawa qui allait donner au Japon deux siècles et demi de tranquillité profonde. La période qui s'étend de son élévation au pouvoir, en 1603, à l'abdication du dernier de ses successeurs, en 1868, est une des plus belles époques de la civilisation japonaise. Avec la paix, la prospérité matérielle est revenue, et, dans ce milieu favorable, la pensée va pouvoir reflourir. La capitale des Tokougawa, Édo, devient un centre brillant qui, de nouveau, attire vers l'est presque toute l'activité artistique et intellectuelle. Le trait dominant de cette époque féconde en idées et en travaux, c'est que la littérature s'y démocratise. Tandis qu'autrefois les auteurs n'écrivaient que pour une élite restreinte, maintenant ils s'adressent de plus en plus à la multitude, qui, de son côté, exige qu'on s'occupe d'elle. C'est que, grâce à un gouvernement éclairé, l'instruction s'est répandue dans le peuple; que, par l'effet du progrès économique, les classes laborieuses ont désormais plus d'argent pour acheter des livres, avec plus de temps pour les goûter; et enfin que l'imprimerie, connue des Japonais dès le ^{viii}e siècle, mais développée surtout depuis la fin du ^{xvi}e, est venue donner à ce mouvement son élan définitif.

Un autre caractère de cette littérature consiste dans sa vulgarité ; car en passant d'une fine aristocratie à une classe commerçante encore mal éduquée, les œuvres d'imagination sont tombées brusquement d'une société souvent très libre, mais toujours décente dans l'expression des idées les plus hardies à une foule brutale qui réclame surtout une pâture pornographique. Tel est, en effet, le goût nouveau qu'indique désormais le roman, et qui apparaît aussi au théâtre. Mais, dans les classes élevées, qui ont gardé la délicate sévérité d'autrefois, auteurs et lecteurs maintiennent la dignité élégante des bonnes lettres, et, lorsqu'ils ne s'amuse pas à composer des épigrammes qui rappellent la Grèce antique, c'est dans les écrits de philosophes à la fois profonds et souriants qu'ils trouvent les plaisirs de l'esprit. La vie intellectuelle, d'ailleurs, devient alors plus intense qu'elle ne l'avait jamais été ; si le rêve bouddhique est en décadence, la morale virile des sages chinois obtient chaque jour plus de crédit ; et de cette influence chinoise, la littérature des Tokougawa tire une puissance toute nouvelle, jusqu'au jour où un groupe de penseurs nationalistes essaie, par une dernière réaction, de ressusciter le vieux shinntoïsme et prépare ainsi, avec la chute de l'ancien régime, la restauration du pouvoir impérial.

VII. — C'est alors le Japon moderne qui se révèle et qui, soudainement, grandit sous nos yeux, depuis la révolution de 1867 jusqu'à l'heure présente : c'est, sous la commotion du danger extérieur, l'organisation précipitée d'une centralisation plus ferme et plus efficace ; la décision si sage, prise par les hommes d'Etat du « Gouvernement éclairé », de renoncer à tout ce vieux Japon qu'ils aimaient pour faire face à des nécessités imprévues,

d'adopter sans retard les institutions de l'Occident pour se protéger contre l'Occident lui-même, et, puisqu'il le fallait, de s'armer à l'européenne, d'acquérir tous les secrets, toutes les ressources qui faisaient la force de l'étranger; enfin, c'est le mouvement spontané, l'élan de la nation qui, après quelques années de défiance et d'attente, s'intéresse comme ses chefs à la civilisation occidentale, la juge bienfaisante à certains égards, au moins dans le domaine matériel, et finit par prendre goût à ses idées elles-mêmes : le vieux Japon s'empare de ces choses européennes comme le Japon primitif s'était saisi des richesses chinoises, avec la même aisance et la même souplesse, et, pour la seconde fois, une culture étrangère s'incorpore à la civilisation nationale, qu'elle vient compléter sans l'abolir. Rien de plus curieux, assurément, que la littérature issue de cette évolution générale; car cette fois, c'est notre propre génie que nous voyons en contact avec l'esprit de la race; et dans les milliers d'essais philosophiques ou moraux, de romans, d'œuvres de critique ou de fantaisie qui chaque année sortent des presses, dans les polémiques habituelles des grandes revues et des journaux, dans les traductions mêmes qui, souvent, sont d'ingénieuses adaptations d'une conception anglaise, française ou allemande au goût indigène, nous pouvons suivre à loisir l'ardente mêlée de toutes les idées shinntoïstes, bouddhistes, confucianistes, chrétiennes, positivistes et autres qui, dans la morale comme dans la pensée pure, se disputent l'âme du pays. Mais ce renouvellement à l'européenne, comme la transformation à la chinoise qui avait marqué le temps des Tokougawa, n'est presque plus de la littérature japonaise; la beauté de la forme, qui, à l'époque classique, avait atteint du

premier coup une perfection souveraine, ne l'a plus retrouvée depuis; et si l'on veut chercher une page contemporaine qui rappelle encore le vrai génie d'autrefois, c'est bien plutôt dans quelque brève poésie, composée par un fidèle de l'ancienne langue, qu'on pourra découvrir ce dernier vestige d'une littérature finie depuis bientôt mille ans.

Quel sera l'avenir de l'art littéraire au Japon? La langue actuelle, alourdie par d'innombrables mots chinois, ne fait guère présager l'apparition future d'un beau style, à moins que les Japonais ne se décident, suivant le conseil de quelques-uns de leurs meilleurs savants, à rejeter leur absurde écriture pour adopter le système phonétique qui favoriserait un retour à la pure langue nationale. Mais ce qui est certain, d'une manière plus générale, c'est que leur fécondité littéraire dépendra surtout du point de savoir s'ils pourront désormais jouir d'une longue paix. Rien de plus évident, pour qui considère les choses en les jugeant d'après le passé. Si l'on trace, en effet, à travers les sept périodes qui viennent d'être esquissées, une sorte de courbe des valeurs, on peut observer que cette ligne, qui, des temps archaïques, s'élance presque verticalement à la poésie superbe de Nara, puis, plus haut encore, à la prose de « l'âge de la Paix », où elle se maintient au point culminant durant plus de deux siècles, tombe aussitôt après, par une série de chutes qu'interrompent à peine de légers relèvements, d'abord avec le succès de la caste militaire à Kamakoura, puis avec les discordes intestines de Nammbokoutchô, baisse encore, après un essor trop court à l'époque de Mouromatchi, pour atteindre son point le plus bas sous Hidéyoshi, qui fut un grand général, mais qui savait à peine écrire et qui ne pouvait même pas trouver autour de lui des gens capables de négocier.

cier avec cette Corée qu'il avait conquise, tandis que, durant la longue paix instaurée par Iéyaçou, et en dépit de l'écrasement causé par la lourde érudition chinoise, une hausse remarquable se produit, bientôt suivie, sous l'ère troublée de Méiji, d'une vague ondulation déclinante et indécise. Une telle évolution contient un enseignement trop clair pour qu'il soit besoin d'y insister.

Mais, pour que le Japon puisse avoir cette paix qui seule peut lui promettre, avec la prospérité économique, un nouveau triomphe de ses arts, il faut que les nations d'Occident renoncent aux interventions lointaines qui, après avoir violé sa solitude séculaire et humilié son légitime orgueil, lui ont imposé ses armements et l'ont jeté dans deux terribles guerres. Or, chez nous, après avoir longtemps refusé de prendre les Japonais au sérieux, on s'est mis tout d'un coup à les considérer comme de dangereux conquérants; du genre chrysanthéma-teux, on est passé brusquement à un style mirli-tonesque; et l'on oublie que, depuis Iéyaçou jusqu'aux premières menaces américaines, ce peuple fut fidèle à une politique fondée sur le plus profond amour de la paix. Il faut que nous le comprenions mieux, et c'est à ce point surtout que j'ai pensé en écrivant le présent ouvrage; car la littérature serait vraiment peu de chose si elle ne pouvait servir à des fins plus hautes. Qu'on parcoure ces pages où les Japonais se montrent eux-mêmes tels qu'ils sont, avec leur cœur généreux et sensible, leur esprit fin et enjoué, leur caractère ami de la nature, des élégances sociales, de l'érudition, des arts, de tout ce qui peut charmer une race très civilisée, et l'on estimera sans doute que, s'ils diffèrent de nous par mille détails secondaires, ils représentent pourtant la même humanité.

1. — PÉRIODE ARCHAÏQUE

I. — LA POÉSIE

CHANTS PRIMITIFS

La poésie japonaise, à l'époque où le génie national était encore spontané ou à peine teinté d'idées chinoises, est représentée par des chants¹, depuis longtemps conservés par la tradition orale, mais qui ne semblent guère avoir été recueillis par l'écriture qu'au VIII^e siècle après Jésus-Christ. C'est, en effet, à l'ouverture de la période de Nara que, pour la première fois, nous les voyons apparaître, enchâssés dans les récits mythiques ou historiques du *Kojiki* (111 morceaux) et du *Nihonngi* (132). Il serait inutile de traduire ici ces petits poèmes, d'une inspiration encore bien terre à terre, et qui, pour la plupart, exigent de longs éclaircissements. Je me contenterai d'en donner une idée au moyen de trois exemples : le premier, du type le plus primitif ; le second, d'un type moyen ; le dernier, du type le plus relevé.

Chant que les guerriers de Jimmou, le légendaire fondateur de la dynastie, auraient improvisé après un massacre, en 663 avant Jésus-Christ² :

1. *Outa*. Ce seul mot suffit à montrer que les Japonais ont toujours considéré la poésie comme devant être chantée. Au Japon, on ne dit pas : « réciter des vers » ; on dit : « chanter un chant », *outa wo outa-ou*.

2. Précisons, dès le début, dans quelle mesure on doit ajouter foi à la chronologie japonaise. Cette chronologie, pour les premiers siècles, est une pure invention du *Nihonngi*. En effet, les Japonais ne reçurent l'écriture, apportée de Chine par des lettrés coréens, que vers l'an 400 de notre ère, et le calendrier, chinois encore, qu'en l'année 553. Il est donc évident que des dates relatives au VII^e siècle avant J.-C. ne peuvent reposer ni sur des documents, ni sur des calculs sérieux. De

Ho ! c'est le moment ;
 Ho ! c'est le moment ;
 Ha ! Ha ! Psha !
 Tout à l'heure,
 Mes enfants !
 Tout à l'heure,
 Mes enfants !

(*Nihonngi*, III, 21, qui nous apprend qu'au VIII^e siècle même les soldats de la garde impériale chantaient encore ces vers grossiers, en les faisant suivre toujours d'un énorme éclat de rire.)

Poésie du même empereur Jimmou, saluant l'entrée au palais de son épouse, I-souké-yori-himé, qu'il avait connue d'abord dans une humble chaumière, au bord de la Rivière des Lys :

Sur la plaine de roseaux,
 Dans une hutte humide,
 Ayant étendu plusieurs épaisseurs
 De nattes de laïches,
 Nous avons dormi tous deux !

(*Kojiki*, vol. II.)

Enfin, chant par lequel une impératrice, femme de l'empereur Youryakou (v^e siècle), ordonne à une dame d'honneur d'offrir au souverain la coupe de saké :

Présentez avec un profond respect
 L'abondant et auguste saké
 A l'auguste Enfant du soleil

fait, même après l'ère chrétienne, ces dates sont contredites par les annales chinoises et coréennes, fondées sur un calendrier ; et il faut arriver à l'an 461 pour trouver une date du *Nihonngi* confirmée par ces histoires continentales. C'est donc seulement à partir de l'an 500 environ qu'on peut avoir confiance dans la chronologie nationale, et les publications officielles qui, prenant comme point initial l'avènement de Jimmou en 660 avant J.-C., prétendent donner l'année 1910 de notre ère pour l'an 2570 de l'ère japonaise, s'appuient sur un fait certainement faux. Il n'en est pas moins vrai que le peuple japonais s'organisa plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et que les tombeaux de ses premiers chefs, l'élaboration originale de sa langue, le caractère primitif de ses anciennes traditions suffisent à établir cette haute antiquité qu'on ne peut plus fonder sur une date puérile.

Rayonnant d'en haut¹,
 Qui est ample
 Comme les feuilles,
 Qui est brillant
 Comme les fleurs
 Du véritable camélia à cinq cents branches,
 Au vaste feuillage²,
 (Du camélia) qui se dresse et grandit
 Auprès de la maison où l'on goûte les prémices³,
 Sur cette colline
 Légèrement élevée
 De la haute métropole
 Du Yamato⁴!

(*Kojiki*, vol. III^s.)

1. On sait que la mythologie japonaise fait des empereurs les descendants de la déesse du Soleil (voir le *Kojiki*, sect. XIV, ci-dessous, p. 44).

2. Le camélia, au Japon, est un grand arbre; et on conçoit fort bien que ses larges branches, couvertes de fleurs d'un rouge éclatant, aient pu être prises comme image de la majesté impériale.

3. La salle sacrée où, chaque année, le souverain offrait aux dieux et goûtait lui-même les prémices de la moisson.

4. C'est-à-dire : de la capitale du Japon (v. p. 70 et 76). — Il serait difficile d'exprimer avec plus d'ampleur poétique cette simple idée : « Offrez une coupe à Sa Majesté. » — L'unique phrase dont se composent ces seize vers commence, en japonais, par *Yamato no*, « du Yamato », et se termine nécessairement par le verbe *taté-matsouracé*, « présentez »; donc, si on voulait penser cette poésie à la japonaise, il faudrait lire la traduction à rebours, de manière à faire tomber la phrase, suivant l'intention même du poète, sur l'impératif qui est la conclusion élégante de tout son développement.

5. On trouvera quelques autres chants primitifs, également tirés du *Kojiki*, ci-dessous, p. 69; p. 140, n. 1, 2 et 4.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

Je dis : Écoutez tous le grand commandement par lequel, suivant le grand, sublime, haut, vaste et puissant commandement à lui annoncé et donné comme tâche par l'auguste souveraine¹ dont le gouvernement, inauguré sur la Plaine des hauts cieux, puis, de l'âge illustre des premiers souverains aïeux jusqu'au temps présent, transmis de génération en génération aux illustres souverains Petits-fils, conduit enfin par elle comme illustre enfant de la divinité céleste² et comme divinité présente, l'auguste souverain³ proclame qu'il se propose de tenir l'empire dans l'ordre et la paix, d'aimer et caresser le peuple.

Je dis : Vous tous, hommes des cent fonctions, et jusqu'à ceux auxquels est confié le gouvernement de toutes les provinces, écoutez tous ce commandement : que nul ne doit contrevenir, à dessein ou par mégarde, aux lois de ce pays, instituées par le souverain, mais que chacun doit s'efforcer, d'un cœur pur, clair et droit, de se vouer fidèlement et sans négligence au service public. Ainsi, qui obéit avec fidélité et conscience à ce qui vient d'être dit sera loué et élevé selon ses mérites. Je dis : Écoutez tous ce commandement de l'auguste souverain!

B. LE KOJIKI

Le *Kojiki*, ou « Livre des choses anciennes ⁴ », est pour ainsi dire la Bible du Japon.

mato-néko, « Prince du Yamato », qu'on voit apparaître d'abord dans les noms propres des plus anciens empereurs, et qui semble être devenu par la suite une sorte de nom commun, comme Pharaon ou César (par exemple, l'Edit pour l'avènement de la fameuse impératrice Ghemmyô qui, en 708, succéda à Mommou lui-même).

1. L'impératrice Jitô.

2. La déesse du Soleil.

3. L'empereur Mommou.

4. *Ko*, ancien ; *ji*, chose, affaire, matière ; *ki*, notes, registre, histoire, annales, chronique. J'emploie à dessein le mot « Livre », le *Kojiki* n'étant ni un recueil d'annales (il n'a point de chronologie), ni

Si l'on met de côté un ouvrage analogue compilé dès l'an 620, mais dont l'authenticité est discutée¹, le *Kojiki*, paru en 712, s'offre à nous comme le plus vieux monument de la littérature japonaise; il en est aussi le plus important. Il contient l'exposé des traditions nationales, depuis la naissance du monde jusqu'à l'année 628 de notre ère, en passant par toute la série de nuances qu'on peut concevoir entre la mythologie pure et l'histoire réelle. La Préface nous apprend comment il fut composé. Sur l'ordre impérial, un certain Hiyéda no Aré, homme d'une merveilleuse mémoire, avait appris par cœur les « paroles des anciens âges »; le lettré Fouto no Yaçoumaro écrivit sous sa dictée, en caractères chinois qu'il employait tantôt dans leur sens idéographique normal, tantôt avec une valeur purement phonétique : car la première méthode ne pouvant exprimer les noms propres, les poésies indigènes, toutes les expressions qui n'avaient pas d'équivalent en chinois, tandis que la seconde eût exigé, pour chaque mot polysyllabique japonais, autant de mots chinois que de syllabes à rendre, il se résolut à combiner l'une et l'autre dans une écriture de fantaisie qui n'était, en somme, ni du japonais, ni du chinois². C'est dire que le *Kojiki*, naïf quant au fond, est dénué de toute forme artistique; et c'est expliquer, du même coup, pourquoi le *Nihonngi*, « Chroniques du Japon » parues dès l'an 720, mais écrites en chinois et ornées d'idées chinoises, éclipsèrent tout de suite le vieil écrit national. Mais, pour ces mêmes raisons, le lecteur européen qui veut comprendre l'âme japonaise doit préférer le vrai récit indigène³, c'est-à-dire la source même des conceptions qui, parties de là, vont s'étendre à travers toute la littérature du pays.

un ouvrage d'histoire proprement dite, mais un récit sans art des vieilles traditions.

1. Le *Kyôujiki*, ou « Livre des choses du passé ».

2. D'où l'obscurité fréquente d'un ouvrage sur lequel Motoori, le grand philologue japonais du XVIII^e siècle, a pu écrire un commentaire en 44 volumes (V. ci-dessous, p. 344). — Le *Kojiki* a été traduit en anglais par B. H. Chamberlain, Tôkyô, 1882, avec une exactitude parfaite (sauf pour certains points, comme les noms des dieux, où ses interprétations peuvent être discutées).

3. Le *Nihonngi*, qui supprime, abrège, interprète à sa manière ou habille à la chinoise les récits jugés trop enfantins, offre en revanche cet avantage de donner, pour les principales traditions, des variantes empruntées aux nombreux manuscrits que ses rédacteurs, le prince Tonéri et Yaçoumaro lui-même, avaient à leur disposition. Le récit est sans cesse coupé d'une petite phrase, (« *Kyô hon ihakou*, Un vieil écrit dit, *Arou hon ihakou*, Un certain écrit dit »), qui annonce toujours quelque extrait précieux par les comparaisons qu'il permet. En somme, le *Kojiki* est la base; le *Nihonngi*, le complément. — Le *Nihonngi* a été traduit en anglais par W. G. Aston, Londres, 1896, et en allemand par K. Florenz, Tôkyô, 1901-1903.

En effet, le *Kojiki* n'est pas seulement le fondement essentiel de la religion et de l'histoire nationales : il constitue aussi, grâce au riche trésor de mythes et de légendes, d'idées et d'émotions primitives qu'il renferme, le meilleur éclaircissement de toutes les allusions littéraires et de toutes les représentations artistiques qui se réfèrent à son objet, c'est-à-dire à l'épopée d'une race dont les fils aimèrent toujours à se souvenir de leurs origines. Je vais donc mettre en relief cet ouvrage capital, en donnant une analyse complète et de nombreux extraits du Livre I^{er}, qui, concernant « l'âge des dieux », renferme toute la mythologie proprement dite ; une esquisse rapide et de rares passages du Livre II, où la légende domine encore, bien qu'on prétende nous raconter déjà « l'âge humain », mais dont les récits sont d'importance secondaire ; et quelques notions sur le Livre III, qui aborde enfin l'histoire réelle, mais qui offre infiniment moins d'intérêt¹.

LIVRE PREMIER

I. — LE COMMENCEMENT DU CIEL ET DE LA TERRE

Au temps où commencèrent le Ciel et la Terre², des divinités se formèrent dans la Plaine des hauts cieux,

1. Dans les extraits ci-dessous, le texte est suivi d'aussi près que possible, avec ses commencements de phrase enfantins, ses perpétuelles répétitions d'idées et de mots, ses naïvetés de tout genre ; mais je tenais à donner une impression nette du document original ; et c'est pourquoi je n'ai même pas hésité à traduire parfois, sans les couper en phrases analytiques, les longues phrases synthétiques qui peuvent montrer au lecteur européen comment pensent les Japonais.

Pour ne pas développer les notes outre mesure, je n'ai mis au bas de ces pages que les explications indispensables, et je me permets de renvoyer, une fois pour toutes, à un ouvrage où j'ai essayé d'éclaircir cette mythologie japonaise : *Le Shinntoïsme*, Paris, 1907.

2. Le *Kojiki* est divisé en trois volumes, sans subdivisions par chapitres ; mais pour aider le lecteur à s'y reconnaître, j'ai adopté, à l'exemple de M. Chamberlain, les titres traditionnels que les lettrés japonais avaient peu à peu donnés aux divers épisodes de « l'âge des dieux » et que Motoori a consacrés dans les Prolégomènes de son fameux Commentaire, le *Kojikiden*.

3. Les primitifs expliquent la création du monde soit par une génération spontanée, soit par une génération humaine, soit par une fabrication divine. Nous allons trouver ces trois conceptions réunies dans la mythologie japonaise : les dieux primordiaux naissent d'eux-mêmes ; puis apparaissent des couples dont le dernier engendre les fies ; enfin, l'œuvre est parachevée par le dieu Maître du Grand Pays. On remarquera l'idée d'évolution qui domine toute cette genèse.

dont les noms étaient : le dieu Amé-no-mi-naka-noushi¹, puis le dieu Taka-mi-mouçoubi², puis le dieu Kami-mouçoubi³. Ces trois divinités⁴, toutes divinités formées spontanément, cachèrent leurs personnes⁵. Ensuite, lorsque la terre, jeune et pareille à de l'huile flottante, se mouvait ainsi qu'une méduse, d'une chose qui surgit, telle une pousse de roseau⁶, naquirent des divinités dont les noms étaient : le dieu Oumashi-ashi-kabi-hiko-ji⁷, puis le dieu Amé-no-toko-tatchi⁸. Ces deux divinités, divinités encore formées spontanément, cachèrent leurs personnes.

Les cinq divinités ci-dessus sont des divinités célestes séparées.

II. — LES SEPT GÉNÉRATIONS DIVINES

Les noms des divinités qui se formèrent ensuite furent : le dieu Kouni-no-toko-tatchi⁹, puis le dieu Toyokoumo-nou¹⁰. Ces deux divinités, aussi formées spontanément, cachèrent leurs personnes. Les noms des divinités qui se formèrent ensuite furent : le dieu Ou-hiji-ni¹¹, puis sa jeune sœur¹² la déesse Sou-hiji-ni¹³; puis le dieu Tsounou-gouhi¹⁴, puis sa jeune sœur la déesse Ikou-gouhi¹⁵; puis le dieu Oh-to-no-ji¹⁶, puis sa jeune sœur la déesse Oh-to-no-bé¹⁷; puis le dieu Omo-

1. Maître de l'auguste centre du Ciel.

2. Haut-auguste-Producteur.

3. Divin-Producteur.

4. M. à m. : « piliers de dieux ». En japonais, on compte les dieux par piliers (*hashira*), en souvenir sans doute du temps où l'on adorait des poteaux grossièrement taillés à l'image de l'homme.

5. Disparurent de la scène, on ne sait comment.

6. Comp. le mythe grec qui fait naître les hommes de certains végétaux.

7. Charmant-pousse de roseau-prince-ancien.

8. Le dieu qui se tient éternellement dans le Ciel.

9. Le dieu qui se tient éternellement sur la Terre.

10. Maître-intégrant (de *koumou*, compléter, parfaire, intégrer).

11. Seigneur du limon de la terre.

12. C'est-à-dire : épouse.

13. Dame du limon de la terre.

14. Le dieu qui intègre les Germes.

15. La déesse qui intègre la Vie.

16. L'Ancien de la Grande région.

17. L'Aïeule de la Grande région.

darou¹, puis sa jeune sœur la déesse Aya-kashiko-né²; puis le dieu Izana-ghi, puis sa jeune sœur la déesse Izana-mi³.

Les divinités ci-dessus, depuis le dieu Kouni-no-tokotatchi jusqu'à la déesse Izana-mi, ensemble sont appelées les Sept générations divines⁴.

III. — L'ÎLE D'ONOGORO

Là-dessus, toutes les divinités célestes, parlant augustement aux deux divinités l'auguste Izanaghi et l'auguste Izanami, leur ordonnant de « faire, consolider et engendrer cette terre mouvante », et leur octroyant une céleste lance-joyau⁵, daignèrent leur confier cette charge. Ainsi les deux divinités, se tenant sur le Pont flottant du ciel⁶, abaissant cette lance-joyau et la remuant, remuant l'eau salée *koworo-koworo*⁷, lorsqu'elles eurent retiré et redressé la lance, l'eau salée qui tomba de son extrémité, en s'entassant, devint une île. C'est l'île d'Onogoro⁸.

IV. — MARIAGE DES DIVINITÉS (IZANAGHI ET IZANAMI)

Izanaghi et Izanami descendent du ciel dans cette île, où ils célèbrent leur union. Mais ils donnent naissance à un enfant mal venu, qu'ils abandonnent dans un bateau de roseaux⁹, et à l'île de l'Écume, qu'ils ne veulent pas non plus reconnaître.

V. — NAISSANCE DES HUIT-ÎLES

Ayant appris des dieux célestes, qui eux-mêmes ont recours à la Grande Divination¹⁰, que si « ces enfants n'étaient pas bons »,

1. Le dieu Parfaitement beau.

2. La déesse « Ah! terrible! » (ou vénérable).

3. Le Mâle invitant, et la Femme invitante (*Izana*, racine du verbe *izanafou*, inviter, attirer).

4. En effet, ce groupe comprend d'abord deux dieux isolés, puis cinq couples, qui sont comptés chacun pour une génération.

5. Le mot « joyau » est employé pour qualifier toutes sortes d'objets précieux.

6. L'arc-en-ciel.

7. Onomatopée qui s'allie à une idée de coagulation.

8. C'est-à-dire : « spontanément coagulée ».

9. Comp. la légende accadienne de Sargon, celle de Moïse, etc.

10. Voir plus bas, p. 47, n. 8. — Ce détail implique l'existence

c'est « parce que la femme a parlé la première » dans la cérémonie du mariage, ils reprennent leur œuvre de création dans des conditions plus favorables, et engendrent d'abord l'île du Chemin d'écume, puis les autres îles de l'archipel.

VI. — NAISSANCE DES DIVERSES DIVINITÉS

Ils mettent au monde, de la même façon, tout un peuple de dieux de la nature.

VII. — RETRAITE¹ DE L'AUGUSTE IZANAMI

Par malheur, le dieu du Feu, dernier-né d'Izanami, brûle sa mère si grièvement qu'elle meurt après une fièvre terrible. Izanaghi, désespéré, se traîne en gémissant autour du cadavre, et de ses larmes naît encore un dieu. Il ensevelit son épouse sur le mont Hiba, aux confins de la terre d'Izoumo.

VIII. — LE MASSACRE DU DIEU DU FEU

Ensuite, dans sa douleur furieuse, il met en pièces le matricide, dont le sang et les membres épars se changent aussi en des divinités nouvelles. Enfin, pour retrouver son épouse, il va descendre aux Enfers².

IX. — LE PAYS DES TÉNÈBRES

Désirant revoir sa jeune sœur l'auguste Izanami, il la suivit au Pays des Ténèbres. Et lorsque, soulevant la porte du palais, elle sortit pour le rencontrer, l'auguste Izanaghi lui parla, disant : « O mon auguste jeune sœur charmante, les pays que nous faisons, moi et toi, ne sont pas encore achevés : reviens donc ! » Alors l'auguste Izanami répondit : « Il est lamentable que tu ne sois pas venu plus tôt : j'ai mangé à l'intérieur des Enfers³ ! Néanmoins, ô mon auguste et charmant frère

d'une vague Puissance impersonnelle, pareille à la Moïra d'Homère, au temps où Zeus n'était pas encore le dieu qui dirige le Destin.

1. C'est-à-dire : mort.

2. *Yomi tsou Kouni*, le Pays des Ténèbres. Comp. le Schéol hébreu, l'Hades grec.

3. Lorsqu'un vivant avait goûté aux aliments du monde souterrain, il ne pouvait plus revenir à la lumière. Comp. la grenade de Perséphoné ou de Proserpine.

ainé, touchée de l'honneur de ton entrée ici, je voudrais revenir; et je vais en conférer avec les divinités des Enfers. Ne me regarde pas¹! » A ces mots, elle rentra dans le palais; et comme elle s'y attardait très longtemps, il ne put attendre davantage. Aussi, ayant pris et détaché une des dents terminales du peigne multiple et dense qui était fiché dans l'auguste nœud gauche de sa chevelure, et l'ayant allumé en une lumière unique², lorsqu'il entra et regarda, des vers fourmillaient, elle était en pourriture, et à sa tête était le Grand-tonnerre, en son sein le Tonnerre de feu, dans son ventre le Tonnerre-noir, au-dessous le Tonnerre-fendant, à sa main gauche le Jeune-tonnerre, à sa main droite le Tonnerre de la terre, à son pied gauche le Tonnerre-grondant, à son pied droit le Tonnerre-couchant, ensemble huit espèces de dieux du Tonnerre s'étaient formés et étaient là.

Alors, comme l'auguste Izanaghi, terrifié à cette vue, s'enfuyait en arrière, sa jeune sœur l'auguste Izanami : « Tu m'as remplie de honte! » Et ce disant, aussitôt elle lança à sa poursuite les Hideuses-Femelles des Enfers³. Aussi l'auguste Izanaghi, prenant sa noire guirlande de tête, comme il la jetait, à l'instant elle se changea en raisins⁴. Tandis qu'elles les ramassaient et les mangeaient, il s'enfuyait; et comme elles le poursuivaient encore, prenant et brisant le peigne multiple et dense du nœud droit de sa chevelure, comme il le jetait, à l'instant il se changea en pousses de bambou⁵. Tandis qu'elles les arrachaient et les mangeaient, il fuyait toujours. Ensuite, elle lança à sa poursuite les huit espèces de dieux du Tonnerre, avec mille cinq cents guerriers des Enfers. Mais, tirant le sabre de dix largeurs

1. Cette défense est aussi le nœud du mythe d'Orphée, qui doit remonter au jour sans se retourner, tandis qu'Eurydice marche derrière lui.

2. Une lumière unique était regardée comme néfaste.

3. Les Erinnyes du mythe japonais.

4. La *kazoura*, « guirlande de tête » du héros, se change logiquement en *yébi-kazoura* (*Vitis Thunbergii*), la vigne sauvage du Japon.

5. *Také no ko*, un des mets favoris des Japonais. Métamorphose non moins naturelle : car, dans les temps primitifs, ils portaient des peignes de bambou.

de main dont il était augustement ceint, et de sa main le brandissant derrière lui¹, il fuyait en avant; et comme ils le poursuivaient, lorsqu'il atteignit la base de la Pente unie des Enfers², il prit trois pêches qui avaient mûri à cette base, et attendant, et les frappant, tous s'enfuirent en arrière³. Alors l'auguste Izanaghi, solennellement, dit aux pêches : « De même que vous m'avez secouru, ainsi, tous les hommes visibles de ce Pays central des plaines de roseaux, lorsqu'ils tomberont dans le trouble et qu'ils seront harassés, secourez-les »; et ayant prononcé ces mots, il conféra le nom d'auguste Grand-fruit-divin.

Enfin, en dernier lieu, sa jeune sœur l'auguste Izanami vint elle-même le poursuivre. Alors, il souleva un rocher, que mille hommes n'auraient pu porter, pour bloquer la Pente unie des Enfers, et le plaça au milieu; et comme ils se tenaient en face l'un de l'autre, échangeant leurs adieux⁴, l'auguste Izanami parla : « O mon auguste et charmant frère aîné, si tu agis ainsi, j'étranglerai et ferai mourir, en un seul jour, un millier d'hommes de ta terre »; elle dit. Alors l'auguste Izanaghi prononça : « O mon auguste jeune sœur charmante, si tu fais cela, je dresserai, en un seul jour, mille cinq cents maisons d'accouchement⁵. Ainsi, en un seul jour, sûrement mille hommes mourront : en un seul jour, sûrement mille cinq cents hommes naîtront⁶. » C'est pourquoi l'auguste Izanami est appelée la Grande-divinité-

1. Il a soin de ne pas se retourner. Comp. l'attitude des anciens Grecs sacrifiant aux dieux souterrains.

2. Passage qui reliait le monde inférieur au monde des vivants.

3. Le pêcher, aux fruits éclatants, est un arbre magique au Japon comme en Chine.

4. Allusion aux formules du divorce.

5. C'est-à-dire : Je rendrai mères quinze cents femmes. — L'accouchement étant regardé comme impur (comp. la loi hébraïque et, de nos jours encore, la cérémonie catholique des relevailles), la femme japonaise devait se retirer pour cela dans une hutte particulière.

6. C'est en se fondant sur ce mythe, destiné à expliquer pourquoi, malgré la mort, l'humanité se développe sans cesse, que les Japonais s'appellent eux-mêmes « le céleste surcroît de population. » Comp. ci-dessus, p. 28, n. 2.

des-Enfers¹. Et parce qu'elle poursuit et atteint, on dit qu'elle s'appelle encore la Grande-divinité-atteignant-la-route. Et le rocher avec lequel il bloqua la Pente unie des Enfers est appelé la Grande-divinité-qui-fait-rebrousser-chemin ; et on l'appelle encore la Grande-divinité-qui-bloque-la-Porte-des-Enfers. Et ainsi, ce qu'on appelait la Pente unie des Enfers, maintenant s'appelle la Pente d'Ifouya, dans le pays d'Izoumo².

X. — LA PURIFICATION DE L'AUGUSTE PERSONNE

Echappé aux horreurs de la région souterraine, Izanaghi a hâte de dénouer les souillures qu'il y a contractées : il va se purifier par de longues ablutions³ à l'embouchure d'une petite rivière près du village des Orangers, dans l'est de Kyoushou. Douze divinités naissent alors de son bâton, des diverses parties de son vêtement, de ses bracelets, à mesure qu'il les jette à terre ; puis, quatorze autres, des diverses phases de son bain ; et parmi ces dernières, trois divinités illustres, qui apparaissent en dernier lieu, lorsqu'il lave son œil gauche, puis son œil droit, enfin son nez, à savoir : Ama-téraçou-oho-mikami, « la Grande et auguste déesse qui brille dans les cieux »⁴, Tsouki-yomi-no-kami, « le dieu de la Lune des nuits », et Také-haya-souça-no-wo-no-mikoto, « l'auguste Mâle impétueux, rapide et brave ». C'est à ces trois divinités, la déesse du Soleil, le dieu de la Lune et le dieu de l'Océan, bientôt devenu le dieu de la Tempête, qu'Izanaghi va donner l'investiture du gouvernement de l'univers.

XI. — INVESTITURE DES TROIS DIVINITÉS, LES AUGUSTES ET ILLUSTRÉS ENFANTS

A ce moment, l'auguste Izanaghi se réjouit grandement, disant : « Moi, engendrant enfant après enfant, par une dernière génération j'ai obtenu trois enfants illustres » ; et aussitôt, enlevant en le faisant tinter et

1. De même que Proserpine devient la reine des Enfers où elle a été retenue.

2. C'est en effet dans cette vieille province qu'on situait l'entrée du monde inférieur.

3. Comp. les purifications d'Alkestis sauvée de Thanatos, de Junon à son retour des Enfers, du Dante sortant du Purgatoire.

4. La conception du Soleil, œil du ciel, se retrouve dans nombre de mythologies.

secouant le cordon de bijoux qui formait son auguste collier, il le conféra à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, en disant : « Que ta personne auguste gouverne la Plaine des hauts cieux. » Avec cette charge, il le lui conféra. Et le nom de cet auguste collier était le Dieu-de-la-tablette-de-l'auguste-chambre-à-trésors. Puis il dit à l'auguste dieu de la Lune des nuits : « Que ta personne auguste gouverne le Royaume des nuits. » Ainsi il lui donna cette charge. Puis il dit à l'auguste Mâle impétueux, rapide et brave : « Que ta personne auguste gouverne la Plaine des mers. »

XII. — LES CRIS ET GÉMISSEMENTS DE L'AUGUSTE MÂLE IMPÉTUEUX

Mais, tandis que la déesse du Soleil et le dieu de la Lune obéissent aux ordres paternels en prenant possession de leurs domaines respectifs, le terrible Mâle ne cesse de crier et de gémir; à Izanaghi, qui l'interroge, il répond qu'il veut aller au pays lointain où est sa mère; puis, quand le grand dieu le chasse de sa présence, il déclare qu'il va prendre congé de sa sœur, la déesse du Soleil, et il s'élance au ciel en bouleversant toute la nature.

XIII. — L'AUGUSTE SERMENT

Alors la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, alarmée de ce vacarme, dit : « La raison pour laquelle est monté ici mon auguste frère aîné ne vient sûrement pas d'un bon cœur. C'est seulement qu'il veut m'arracher mon territoire. » Et aussitôt, dénouant son auguste chevelure, elle la tordit en d'augustes nœuds; et à la fois dans les augustes nœuds gauche et droit, comme aussi dans son auguste coiffure et pareillement à ses augustes bras gauche et droit, elle enroula un auguste cordon complet de bijoux courbés¹ long de huit pieds, de cinq cents bijoux; et, suspendant à son dos un carquois d'un millier (de flèches), et y ajoutant un carquois de cinq cents, prenant et suspendant aussi à son côté un puissant et résonnant protège-coude, elle

1. *Maga-tama*, « bijoux courbés » en forme de virgule.

brandit et ficha tout droit son arc dont le sommet trembla; et, frappant du pied, elle enfonça le sol dur jusqu'à la hauteur de ses cuisses opposées, en le chassant comme de la neige; et elle se tint vaillamment, comme un homme puissant, et, attendant, elle demanda : « Pourquoi es-tu monté ici¹? »

Ces préparatifs homériques semblent annoncer une formidable querelle; cependant le jeune dieu affirme qu'il n'a pas de mauvais desseins, et pour le prouver, il propose à la déesse un serment qui établira leur bonne foi mutuelle². Les deux divinités, séparées par la Tranquille rivière du ciel³, échangent les paroles qui les engagent; et de nouveaux êtres divins émanent du brouillard de leur haleine, pendant que le frère livre à la sœur son sabre, qu'elle brise en trois morceaux, et que la sœur abandonne au frère ses bijoux, qu'il brandit, fait tinter et disperse en soufflant.

XIV. — L'AUGUSTE DÉCLARATION DE LA DIVISION DES AUGUSTES ENFANTS MALES ET DES AUGUSTES ENFANTS FÉMININS

Elle proclame alors quels sont ceux de ces dieux qui, suivant leur origine, devront être considérés comme enfants de l'un ou de l'autre⁴; et c'est ainsi que les empereurs japonais, descendants d'Oshi-ho-mimi⁵ que produisit le souffle de Souça-no-wo, mais que la déesse du Soleil réclama comme sien parce que cette action magique s'était exercée sur une parure lui appartenant, pourront se regarder comme les petits-fils de l'astre. — Mais le terrible Mâle va se livrer aussitôt à mille violences, dont le résultat sera l'épisode central de notre mythologie.

1. Comp., dans le mythe égyptien, Horus affrontant les puissances des ténèbres.

2. Quel serment? Le texte n'en dit rien; mais plusieurs passages du Nihonngi (I, 31 à 36) nous montrent qu'il s'agissait d'un pari : si Souça-no-wo produisait des enfants mâles, sa sœur devrait admettre la pureté de ses intentions.

3. La Voie lactée.

4. Pourquoi cette division? Le Kojiki laisse ce point obscur. Par le Nihonngi (I, 34, 36), nous voyons que Souça-no-wo, ayant eu des enfants mâles, est par là même victorieux. Mais la déesse ne se tient pas pour battue : elle déclare que ces enfants, nés de ses bijoux, sont à elle, tandis que les enfants féminins, issus du sabre de Souça-no-wo, doivent être attribués à ce dernier.

5. J'abrège ce nom qui, complet, n'a pas moins de 23 syllabes.

XV. — LES AUGUSTES RAVAGES DE L'AUGUSTE MÂLE
IMPÉTUEUX

Alors l'auguste Mâle rapide et impétueux dit à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux : « Grâce à la clarté de mon cœur¹, moi, engendrant des enfants, j'ai obtenu des êtres féminins délicats. A parler d'après cela, tout naturellement j'ai remporté la victoire². » Et à ces mots, dans l'impétuosité de cette victoire, il renversa les séparations des rizières préparées par la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, combla les fossés d'irrigation, et de plus répandit des excréments dans le palais où elle goûtait la Grande-nourriture³. Et, bien qu'il agit ainsi, la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, sans lui faire de reproches, dit : « Ce qui ressemble à des excréments doit être quelque chose que mon auguste frère aîné aura vomi, étant ivre. De plus, pour le renversement des séparations de rizières et le comblement des fossés, c'est sans doute parce qu'il regrette la terre (que ces choses occupent)⁴ que mon auguste frère agit de la sorte » ; mais bien qu'elle l'excusât par ces paroles, il continuait encore ses mauvaises actions et devenait violent à l'extrême. Alors que la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux siégeait dans la sainte salle des vêtements, veillant au tissage des augustes vêtements

1. C'est-à-dire : grâce à la sincérité de mes intentions.

2. Phrase étrange : car ce sentiment est contraire, d'abord, à tout ce que nous savons des idées primitives sur l'importance relative des garçons et des filles ; puis, à la version du Nihonngi, qui est conforme à ces idées, et qui justement nous a permis d'élucider la nature du serment intervenu ; enfin, à la psychologie la plus élémentaire : car comment Souça-no-wo pourrait-il se réjouir d'une attribution qui lui fait perdre un pari gagné ? Je crois donc que, tout au rebours, c'est le sophisme imaginé par sa sœur qui le fait entrer en furie. Le rédacteur n'aurait-il pas écrit tout simplement « êtres féminins » pour « êtres mâles » ? De deux choses en opposition, lorsqu'on conçoit l'une, on pense à l'autre ; et bien souvent, dans les textes japonais, des scribes ont mis « main » pour « pied » ou « ciel » pour « terre ».

3. Elle célébrait au Ciel la fête des prémices.

4. En d'autres termes, il pense que ces séparations, ces fossés enlèvent trop de terre à la culture.

des dieux, il fit un trou au sommet de cette salle des vêtements et y laissa tomber un céleste poulain pie qu'il avait écorché d'un écorchement à rebours : à la vue de quoi les femmes tisserandes des augustes vêtements, alarmées, s'étant blessées avec leurs navettes dans l'intimité de leur corps, moururent¹. Alors la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, terrifiée à cette vue, fermant la porte de la Céleste demeure de rochers², la fixa solidement et demeura enfermée.

XVI. — LA PORTE DE LA CÉLESTE DEMEURE
DE ROCHERS

Aussitôt, la Plaine des hauts cieux fut entièrement obscurcie, et le Pays central des plaines de roseaux fut pareillement obscurci. A cause de cela, régnait la nuit éternelle. Là-dessus, avec le bruit de dix mille dieux pululant comme les mouches de la cinquième lune, dix mille calamités apparurent en même temps. C'est pourquoi les huit cents myriades de divinités, s'assemblant en une divine assemblée dans le lit desséché de la Tranquille rivière du ciel³; invitant à méditer le dieu Omohi-kané⁴, enfant du dieu Taka-mi-mouçoubi; rassemblant les oiseaux au long chant de la nuit éternelle, et les faisant chanter⁵; prenant de durs rochers célestes du lit desséché de la Tranquille rivière du ciel, et prenant du fer des célestes Montagnes de métal⁶; convoquant le for-

1. Pour tous ces crimes du Mâle impétueux, voir plus haut, p. 28, n. 3 et suivantes.

2. De la caverne qu'elle habitait sur la Plaine céleste.

3. Voir ci-dessus, p. 27, n. 8.

4. Le dieu « qui accumule les pensées », le dieu de la Ruse, si admiré de tous les primitifs. — Taka-mi-mouçoubi est le second des dieux nommés à la genèse du monde.

5. Ils réunissent des coqs, dont le chant, suivant les principes de la magie, devrait faire paraître le soleil; et de fait, les Japonais possédaient, dans leur culte primitif, des coqs annonciateurs de l'aurore, c'est-à-dire, au besoin, évocateurs du jour. C'est même aux perchoirs de ces animaux sacrés que la philologie indigène rattache l'origine du *tori-i*, « résidence d'oiseaux », bien que ce fameux portique des temples shinntoïstes semble plutôt d'importation continentale (Voir Goblet d'Alviella, *La Voie des dieux*, Bruxelles, 1906, p. 22).

6. Des mines de fer. C'est avec ce métal qu'on va fabriquer le

geron Ama-tsou-ma-ra¹; chargeant l'auguste Ishi-kori-domé² de fabriquer un miroir, et chargeant l'auguste Tama-no-ya³ de fabriquer un collier de bijoux, en auguste assemblage, de cinq cents bijoux courbés, (long) de huit pieds; et mandant l'auguste Amé-no-koyané⁴ et l'auguste Fouto-tama⁵, et leur faisant arracher, d'un arrachement complet, l'épaule d'un véritable daim du céleste mont Kagou⁶, et prendre l'écorce d'arbres célestes⁷ du céleste mont Kagou, et pratiquer une divination⁸; et déracinant, d'un déracinement complet, une véritable clétyère⁹ de cinq cents (branches) du céleste mont Kagou; et prenant et mettant sur ses branches supérieures le collier de bijoux, en auguste assemblage, de cinq cents bijoux courbés, long de huit pieds, et prenant et attachant aux branches moyennes le miroir (large) de huit pieds, et prenant et suspendant aux branches inférieures de douces offrandes blanches et de douces offrandes bleues¹⁰; ces diverses choses, l'auguste

miroir solaire, pareillement destiné à rappeler l'astre dont il imite la forme et l'éclat.

1. Comme les Cyclopes, ce dieu Forgeron n'a qu'un œil.

2. Nom obscur qui peut vouloir dire « tailleur de pierre », et par là évoquer l'idée des moules de pierre où on coulait certains objets de métal. C'est l'ancêtre mythique des fabricants de miroirs.

3. « Ancêtre des bijoux », de qui prétendra descendre la corporation héréditaire des joailliers.

4. Ancêtre des Nakatomi (voir ci-dessus, p. 24, n. 3), et par suite d'une branche de ce clan, la grande famille des Foujiwara, que nous verrons intervenir sans cesse dans la littérature.

5. « Grand-bijou », ou plutôt « Grand-don ». Ancêtre des Imibé, prêtres « abstinents » qui étaient notamment chargés de préparer les offrandes.

6. Cette montagne du Ciel a son homonyme dans le Yamato.

7. Espèce douteuse. Ce bois est destiné à allumer le feu pour la divination qui va suivre.

8. La vieille divination japonaise consistait à observer, pour en tirer certains indices conventionnels, les craquelures qui apparaissent sur une omoplate de daim exposée au feu. Bientôt d'ailleurs, sous l'influence chinoise, on substitua à l'omoplate des temps primitifs une écaille de tortue.

9. *Sakaki*, *Cleyera japonica*, l'arbre sacré du Shinntô. Pour en donner une idée, j'indiquerai que la famille des ternstroëmiacées, à laquelle il appartient, comprend aussi le camélia et le thé.

10. Etoffes blanches, tissées avec des fibres d'écorce de mûrier, et étoffes bleues, de chanvre. Ces offrandes s'expliquent assez par le fait que les étoffes étaient la monnaie du Japon primitif.

Fouto-tama les prenant et tenant avec les grandes et augustes offrandes¹; l'auguste Amé-no-koyané prononçant avec ardeur de puissantes paroles rituelles²; le dieu Amé-no-tajikara-wo³ se tenant caché près de la porte; l'auguste Amé-no-Ouzoumé⁴ se mettant comme appui-bras⁵ le céleste lycopode⁶ du céleste mont Kagou, et faisant du céleste évonyme⁷ sa guirlande de tête, et liant des feuilles de bambou nain⁸ du céleste mont Kagou comme bouquet pour ses mains, et posant une planche résonnante devant la porte de la Céleste demeure de rochers, et piétinant jusqu'à ce qu'elle la fit résonner, agissant comme possédée par un dieu⁹, et tirant les mamelons de ses seins, elle repoussa le cordon de son vêtement jusqu'au-dessous de sa ceinture¹⁰. Alors, la Plaine des hauts cieux tremblant, les huit cents myriades de dieux rirent en même temps. Sur quoi, la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, pensant cela étrange, ayant entr'ouvert la porte de la Céleste demeure de rochers, parla ainsi de l'intérieur : « Je pensais que,

1. Ces « augustes offrandes » (*mi-tégoura*), recevant ensuite la forme conventionnelle des *oho-nouça* (v. ci-dessus, p. 32, n. 2), deviendront enfin le *gohei* de papier qu'on voit aujourd'hui dans tous les temples.

2. C'est-à-dire : un *norito*. Comp. ci-dessus, p. 29, n. 10.

3. Main-force-mâle.

4. La « Femme terrible » du Ciel. Ancêtre des *Saroumé* (*Sarou*, Singe, *mé*, femmes), danseuses de la cour ainsi appelées en raison d'un mythe que nous trouverons plus loin (p. 60), et dont les pantomimes sacrées seront le prototype de la *kagoura* qu'on peut voir aujourd'hui même.

5. Voir ci-dessus, p. 26, n. 7.

6. *Hikaghé*, le lycopode commun ou herbe aux massues.

7. *Maçaki no kazoura*. V. plus bas, p. 151, n. 4.

8. *Saça*, nom générique de divers petits bambous.

9. Le passage correspondant du *Nihonngi* parle d'une possession véritable; et de fait, l'hypnotisme joue un grand rôle dans le *Shinntô* (voir notamment plus bas, p. 75).

10. Cette longue phrase est un bon exemple de la manière synthétique, et par suite confuse, dont pensent les Japonais. Le dieu de la Ruse ayant combiné un plan d'ensemble, tous les détails de l'exécution viennent s'accrocher à cette idée générale : le sujet des verbes est souvent obscur, et même lorsqu'on nous dit que tel dieu a fait telle chose, il faut sous-entendre un sens causatif qui se rapporte à l'action déterminante du début. Mais dans ces quelques lignes, on trouve condensés tous les éléments essentiels du culte shinntoïste, en même temps que les procédés spéciaux de la magie japonaise en cas d'éclipse.

par ma retraite, la Plaine du ciel serait naturellement obscurcie, que le Pays central des plaines de roseaux serait pareillement obscurci : comment donc se fait-il que la céleste Ouzoumé se réjouisse, et que de plus les huit cents myriades de dieux rient tous ? » Elle dit. Aussitôt, la céleste Ouzoumé : « Comme il y a une divinité illustre, qui surpasse ton auguste personne, nous sommes gais et nous nous réjouissons, » dit-elle. A l'instant même où elle parlait ainsi, l'auguste Amé-no-koyané et l'auguste Fouto-tama poussant en avant le miroir, comme ils le montraient respectueusement à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux, pensant cela de plus en plus étrange, comme elle sortait peu à peu de la porte et le regardait, ce dieu Amé-no-tajikara-wo, qui se tenait caché, prenant son auguste main, la tira au dehors. Alors l'auguste Fouto-tama, tirant et étendant derrière son auguste dos une corde liée en bas¹ : « Tu ne dois pas reculer et entrer plus loin que ceci, » dit-il. Et ainsi, lorsque la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux fut sortie, et la Plaine des hauts cieux et le Pays central des plaines de roseaux, tout naturellement, furent illuminés de son éclat.

XVII. — L'AUGUSTE EXPULSION DE L'AUGUSTE MÂLE IMPÉTUEUX

Là-dessus, les huit cents myriades de dieux, s'étant consultés ensemble, imposèrent à l'auguste Mâle impétueux, rapide et brave, une amende d'un millier de tables², et de plus lui coupèrent la barbe, et même lui firent arracher les ongles des doigts des mains et des pieds, et l'expulsèrent, d'une expulsion divine.

Ainsi chassé, Souça-no-wo va demander à manger à la déesse de la Nourriture, qui tire de sa bouche et d'autres parties de son corps toutes sortes de choses exquisés pour les lui offrir ;

1. Prototype des *shimé-naha*, cordes en paille de riz qu'on suspend toujours devant les temples ou, au nouvel an, devant les maisons, pour arrêter les mauvaises influences.

2. Voir p. 29, n. 8.

mais, indigné de ces apparences malpropres, il la tue aussitôt. Du cadavre de la déesse naissent alors, avec le ver à soie, les « cinq céréales ¹ », que le Divin Producteur, déjà rencontré au début du livre, fait recueillir et semer pour le bien des hommes ². Le Mâle impétueux va d'ailleurs s'illustrer par un plus brillant exploit.

XVIII. — LE SERPENT A HUIT FOURCHES ³

Donc, ayant été expulsé, il descendit à un certain endroit, Tori-kami, aux sources de la rivière Hi, dans le pays d'Izoumo. A ce moment, une baguette à manger passa, flottant au cours de l'eau. Aussi l'auguste Mâle impétueux et rapide, pensant qu'il devait y avoir des gens à la source de la rivière, la remontait à leur recherche, lorsqu'il rencontra un vieillard et une vieille femme (ils étaient deux) ⁴, qui avaient placé une jeune fille entre eux, et qui pleuraient. Alors il daigna leur demander : « Qui êtes-vous ? » Ainsi le vieillard répondit, disant : « Ton serviteur est un dieu du pays, enfant du dieu Seigneur de la Grande montagne. On m'appelle du nom d'Ashi-nazou-tchi, et on appelle ma femme du nom de Té-nazou-tchi, et on appelle ma fille du nom de Princesse Koushi-nada ⁵. » De nouveau, il demanda : « Quelle est la cause de vos lamentations ? » Il répondit, en disant : « Au commencement, j'avais pour filles huit jeunes filles ; mais le serpent à huit fourches de Koshi ⁶ est venu chaque année en dévorer, et comme c'est maintenant le temps où il va venir, à cause de cela nous pleurons. »

1. Voir p. 252, n. 3.

2. Le Kojiki attribue ainsi à Souça-no-wo, le traître du drame sacré, un crime qui sûrement, suivant la version plus logique du Nihonngi, doit être mis au compte du dieu de la Lune. Ce mythe, en effet, veut expliquer pourquoi les deux grands luminaires célestes ne brillent pas en même temps ; et la raison de cette loi physique, c'est que la déesse du Soleil, irritée du meurtre commis par son frère, a décidé de ne plus le revoir. — Quant à la mort de la déesse, elle semble se rattacher à l'antique meurtre rituel des divinités agraires.

3. Comp. la légende de Persée délivrant Andromède qu'un monstre des eaux allait dévorer.

4. Ces additions naïves sont fréquentes dans le Kojiki.

5. Le premier élément de ce nom (*koushi*, peigne) s'explique par l'histoire qui suit.

6. Région plus au nord, habitée par les Aïnous.

Alors il lui demanda : « Quelle forme a-t-il ? » Il répondit, disant : « Ses yeux sont comme des coquerets¹, et il a un seul corps avec huit têtes et huit queues. En outre, sur son corps croissent des mousses, et pareillement des thuyas et des cryptomères². Sa longueur s'étend sur plus de huit vallées et de huit collines, et si l'on regarde son ventre, il est toujours sanguin et enflammé³. » Alors l'auguste Mâle impétueux et rapide dit au vieillard : « Si c'est là ta fille, veux-tu me l'offrir ? » Il répondit, disant : « Je suis très honoré, mais je ne sais pas ton auguste nom. » Alors il répondit, disant : « Je suis le frère aîné de la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux ; et ainsi, je viens de descendre du ciel. » Alors les divinités Ashi-nazou-tchi et Té-nazou-tchi dirent : « S'il en est ainsi, nous serons très honorés de te l'offrir. » Ainsi l'auguste Mâle impétueux et rapide, tout de suite prenant la jeune fille et la changeant en un peigne multiple et dense qu'il planta dans l'auguste nœud de sa chevelure, dit aux divinités Ashi-nazou-tchi et Té-nazou-tchi : « Préparez du saké huit fois raffiné. De plus, faites une clôture circulaire ; à cette clôture, faites huit portes ; à ces portes, liez huit plates-formes ; sur chaque plate-forme, mettez une cuve à saké ; et dans chaque cuve, versez le saké huit fois raffiné, et attendez. » C'est pourquoi, ayant ainsi disposé toutes choses suivant ses ordres, comme ils attendaient, le serpent à huit fourches vint vraiment comme (le vieillard) avait dit, et à l'instant plongea une tête dans chaque cuve, et but le saké ; sur quoi, enivré par la boisson, tout entier il se coucha et dormit. Alors l'auguste Mâle rapide et impétueux, tirant le sabre de dix largeurs de main dont il était augustement ceint, tailla le serpent en pièces ; de sorte que la rivière Hi coula changée en une rivière de sang.

1. *Akakagatchi*, aujourd'hui *hohozouki*, le *Physalis Francheti*, alkékenge du Japon qu'on commence à cultiver en Europe.

2. *Hinoki*, une espèce de pin, le *Thuya obtusa*. — *Soughi*, un cèdre géant, *Cryptomeria japonica*.

3. Ce portrait du monstre est une description poétique du fleuve lui-même, avec son cours serpentin, ses affluents nombreux, ses rives boisées et ses eaux profondes, dont les dieux animaux étaient sans doute apaisés, à l'origine, par des sacrifices humains qui furent ensuite abolis.

Et lorsqu'il coupa la queue du milieu, le tranchant de son auguste sabre fut ébréché. Alors, pensant cela étrange, comme il plongeait et fendait avec la pointe de son auguste sabre, et qu'il regardait, il y avait un grand sabre ! Donc, il prit ce grand sabre, et, pensant que cela était une chose étrange, respectueusement il l'offrit à la Grande et auguste divinité qui brille dans les cieux. C'est le grand sabre Dompteur des herbes¹.

XIX. — LE PALAIS DE SOUGA

Souça-no-wo cherche alors, dans le même pays, un endroit où il pourrait bâtir un palais pour y vivre avec celle qu'il a sauvée ; il le trouve à Souga ; et à cette occasion, il improvise un chant fameux (voir p. 140, n. 2 et 4).

XX. — LES AUGUSTES ANCÊTRES DU DIEU MAÎTRE DU GRAND PAYS

Enumération des descendants de Souça-no-wo, qui sont en même temps les ascendants du dieu Oh-kouni-noushi, issu de lui à la sixième génération. — Ce dieu, futur « Maître du Grand Pays² », c'est-à-dire d'Izoumo, est le héros de tout un nouveau cycle de légendes, dont la première, supprimée comme trop naïve par les auteurs du *Nihonngi*, n'en a pas moins gardé jusqu'à l'heure présente son antique popularité.

XXI. — LE LIÈVRE BLANC D'INABA³

Or, ce dieu Maître du Grand Pays avait quatre-vingts dieux pour frères ; mais ils abandonnèrent tous le pays au dieu Maître du Grand Pays. La raison de leur abandon fut la suivante : chacun de ces quatre-vingts dieux avait le désir de courtiser la princesse Yakami, dans Inaba, et ils allèrent ensemble en Inaba, chargeant de

1. Voir plus bas, p. 72.

2. Il s'appelle encore : le dieu Possesseur d'un grand nom (à cause de sa gloire dans la légende), le Rude Mâle des Plainnes de roseaux, le dieu aux Huit mille lances, et l'Esprit du Pays vivant (c'est-à-dire de la Terre des vivants, par opposition à Souça-no-wo devenu dieu des Enfers) ; ces cinq noms vont apparaître tour à tour dans les mythes suivants.

3. Province voisine de celle d'Izoumo.

leur sac le dieu Possesseur d'un grand nom, qu'ils prirent avec eux comme serviteur. Et lorsqu'ils arrivèrent au cap Kéta, un lièvre nu gisait. Alors les quatre-vingts dieux parlèrent au lièvre, disant : « Tu devrais te baigner ici dans l'eau de la mer, puis te coucher sur la pente d'une montagne quand souffle un grand vent. » Ainsi le lièvre suivit les conseils des quatre-vingts divinités, et se coucha. Alors, l'eau de mer séchant, la peau de son corps se fendit partout au souffle du vent, de sorte qu'il gisait, pleurant de douleur. Mais le dieu Possesseur d'un grand nom, qui vint le dernier de tous, vit le lièvre, et dit : « Pourquoi es-tu couché là, pleurant ? » Le lièvre répondit, disant : « J'étais dans l'île d'Oki¹, et je désirais traverser jusqu'à ce pays, mais je n'avais aucun moyen de traverser. Pour cette raison, je trompai les crocodiles de la mer², disant : « Vous et moi, nous allons comparer laquelle de nos tribus est plus nombreuse ou moins nombreuse. Ainsi, vous, allez quérir chacun des membres de votre tribu, et faites-les tous s'étendre en un rang, de cette île au cap Kéta. Alors, je marcherai sur eux, et je les compterai tout en courant. Par quoi nous saurons quelle est la tribu la plus nombreuse. » Lorsque j'eus ainsi parlé, ils furent trompés et s'étendirent en un rang, et je marchai sur eux et les comptai en traversant, et j'étais sur le point d'atteindre la terre, lorsque je dis : « Vous avez été trompés par moi. » A peine avais-je fini de parler que le crocodile étendu dernier de tous me saisit et arracha tout mon vêtement. Et tandis qu'à cause de cela je pleurais et me lamentais, les quatre-vingts dieux qui viennent de passer me commandèrent et m'exhortèrent, disant : « Baigne-toi dans l'eau salée, et couche-toi exposé au vent. » Et comme j'ai fait suivant leurs conseils, tout mon corps a été blessé. » Alors le dieu Possesseur d'un grand nom conseilla le lièvre, en disant : « Va bien vite maintenant à l'embouchure de la rivière, lave ton corps avec de l'eau douce, puis prends le pollen des laïches de l'embouchure, répands-le, et roule-toi dessus ; sur quoi ton corps recouvrera sûrement

1. Près du rivage d'Izoumo et d'Inaba.

2. Voir plus bas, p. 67, n. 5.

sa peau originaire. » Il fit donc suivant ces conseils, et son corps devint comme auparavant. C'était le Lièvre blanc d'Inaba. On l'appelle maintenant le dieu Lièvre. Et le lièvre dit au dieu Possesseur d'un grand nom : « Ces quatre-vingts dieux n'auront sûrement pas la princesse Yakami. Bien que tu portes le sac, c'est ta personne auguste qui l'obtiendra¹. »

XXII. — LE MONT TÉMA

La princesse Yakami ayant en effet refusé les quatre-vingts méchants frères, ces derniers, furieux contre le rival qu'elle leur a préféré, essayent de le tuer par divers moyens ; mais il échappe toujours à leurs entreprises. Enfin, le dieu Prince de la grande demeure, chez qui il s'est réfugié, lui recommande d'aller visiter, aux Enfers, son ancêtre Souça-no-wo.

XXIII. — LE LOINTAIN PAYS INFÉRIEUR²

Il dit : « Tu dois partir pour le lointain Pays inférieur, où réside l'auguste Mâle impétueux. Ce grand dieu, sûrement, te conseillera³. » Ainsi, obéissant à ce commandement, comme il arrivait à l'auguste séjour de l'auguste Mâle impétueux, la fille de ce dernier, la princesse Soucéri⁴, sortit et le vit ; et ils échangèrent des regards, et furent mariés ; et, rentrant, elle dit à son père : « Un dieu très beau est venu. » Alors le grand dieu sortit et regarda, et dit : « C'est le Rude Mâle des Plaines de ro-

1. Les légendes primitives font souvent intervenir des animaux secourables. Les Algonquins aussi ont un bon lièvre blanc, et nous allons rencontrer bientôt, dans une autre aventure du même Oh-kouni-noushi, l'universelle souris bienfaisante.

2. *Né no kataçou Kouni*. Ces Enfers ne sont pas, comme ceux où Izanaghi est descendu, un cimetière dramatisé ; d'un aspect infiniment moins lugubre, ils semblent indiquer que le séjour des morts fut l'objet, dans deux cycles légendaires distincts, de deux conceptions différentes.

3. Comp. la légende d'Ulysse évoquant sa mère. — D'une manière générale, les descentes aux Enfers peuvent se ramener à deux motifs principaux : désir de revoir un être aimé (Orphée, Izanaghi), ou désir de consulter un personnage fameux, de préférence un ancêtre (Ulysse, Oh-kouni-noushi).

4. Peut-être de *souçoumon*, « avancer ». ce qui répondrait bien au caractère hardi que nous allons voir paraître. — Comp. le mythe de Jason ravissant à Eétès son trésor, avec le secours de Médée.

seaux » ; et aussitôt, l'appelant à l'intérieur, il le fit coucher dans la chambre des serpents. Là-dessus, sa femme, l'auguste princesse Soucéri, donna à son époux une écharpe à serpents, en lui disant : « Quand les serpents seront sur le point de te mordre, chasse-les en agitant cette écharpe trois fois. » Et comme il fit selon ses instructions, les serpents se calmèrent ; de sorte qu'il sortit après de doux sommeils. De nouveau, la nuit du jour suivant, il le mit dans la maison des mille-pattes et des guêpes ; mais comme elle lui donna encore une écharpe à mille-pattes et à guêpes, et qu'elle l'instruisit comme auparavant, il sortit avec tranquillité. Ensuite, il lança une flèche résonnante¹ au milieu d'une vaste lande ; puis, il l'envoya la chercher ; et lorsqu'il fut entré dans la lande, il mit le feu à la lande tout autour. Or, tandis qu'il ne savait par où sortir, une souris vint et dit : « L'intérieur est *hora-hora* ; le dehors est *soubou-soubou*². » A cause de cette parole, il piétina le sol ; sur quoi, il tomba dedans et se cacha ; et pendant ce temps, le feu passa sur lui. Alors la souris apporta dans sa bouche et lui présenta la flèche résonnante. Les plumes de la flèche furent apportées dans leur bouche par tous les enfants de la souris. Sur ces entrefaites, sa femme la princesse Soucéri arriva, portant l'appareil des funérailles et se lamentant. Son père le grand dieu, croyant qu'il était déjà mort et que c'en était fait de lui, sortit et se tint sur la lande ; mais (le dieu Possesseur d'un grand nom) apporta la flèche et la lui présenta. Sur quoi, le prenant avec lui dans sa demeure et l'introduisant dans une vaste salle large de huit pieds, il lui fit enlever les poux de sa tête ; et en regardant la tête, il y avait beaucoup de mille-pattes. Et comme la jeune femme donnait à son époux des baies de l'arbre moukou³ et de la terre rouge, il écrasa les baies en les mâchant, et il les cracha avec la terre rouge qu'il tenait dans sa bouche ; si bien que le grand dieu crut qu'il mâchait et crachait les mille-

1. *Nari-kaboura*, flèche à tête percée de trous qui la faisaient résonner dans son vol.

2. Onomatopées qui peuvent se traduire par « creux, creux », et « étroit, étroit ».

3. *Aphananthe aspera* ou *Celtis moukou*.

pattes; et, sentant qu'il l'aimait bien dans son cœur, il s'endormit. Alors, saisissant la chevelure du grand dieu, il l'attacha solidement aux diverses poutres de la maison; puis, bloquant le plancher de la maison avec un roc qui n'aurait pu être soulevé que par cinq cents hommes, et prenant sa femme la princesse Soucéri sur son dos, il emporta le grand sabre de vie et l'arc et les flèches de vie du grand dieu, et aussi sa céleste harpe parlante¹, et il s'enfuit au dehors. Mais la céleste harpe parlante frôla un arbre, et la terre résonna. Ainsi le grand dieu, qui dormait, sursauta au bruit, et renversa la maison². Mais tandis qu'il dégageait sa chevelure liée aux poutres, il était déjà loin. Alors, le poursuivant jusqu'à la Pente unie des Enfers, et le regardant de loin, il appela le dieu Possesseur d'un grand nom, disant : « Avec le grand sabre de vie et l'arc et les flèches de vie, poursuis tes demi-frères jusqu'à ce qu'ils se terrent contre les augustes pentes des collines, et poursuis-les jusqu'à ce qu'ils soient balayés dans toute l'étendue des rivières, et toi, misérable! deviens le dieu Maître du Grand Pays; et de plus, devenant le dieu Esprit du Pays vivant, et faisant de ma fille la princesse Soucéri ton épouse légitime, plante solidement les piliers de ton Palais, au pied du mont Ouka, jusqu'à la base des plus profonds rochers, érige les poutres entre-croisées de ton toit jusqu'à la Plaine des hauts cieux, et habite là, toi, misérable! » Et lorsque, portant le grand sabre et l'arc, il poursuivit et dispersa les quatre-vingts dieux, il les poursuivit jusqu'à ce qu'ils fussent couchés contre les augustes pentes de toutes les collines; il les poursuivit jusqu'à ce qu'ils fussent balayés dans toutes les rivières; et il commença de faire le pays³.

1. Armes « de vie », sans doute parce qu'elles avaient la vertu magique de procurer la longévité à leur possesseur; harpe « parlante » (*nori-goto*), parce que c'était en jouant de la harpe qu'on recevait les oracles des dieux (voir ci-dessous, p. 75).

2. Comp. la légende de Samson.

3. Voir p. 36, n. 3.

XXIV. — LE DIEU AUX HUIT MILLE LANCES FAIT SA COUR
(A LA PRINCESSE DE NOUNA-KAHA)

Echange de quelques belles poésies.

XXV. — L'ENGAGEMENT PAR LA COUPE

Autre échange de poésies. La princesse Soucéri, épouse principale du héros, se montre jalouse de cette rivale. Le dieu menace de l'abandonner, lui prédisant que, lorsqu'il sera parti, « elle penchera la tête comme un souçouki¹ solitaire sur la montagne, et que ses pleurs s'élèveront comme le brouillard d'une averse matinale ». La princesse se résigne : « O toi, auguste dieu aux Huit mille lances, mon Maître du Grand Pays, en vérité, étant homme, tu as sans doute sur les divers caps des îles que tu vois, sur chaque promontoire des grèves que tu regardes, une femme pareille à l'herbe tendre². Mais moi, hélas ! étant femme, je n'ai pas d'autre homme que toi, je n'ai pas d'autre époux que toi !... » Et comme gage de réconciliation, elle lui présente la coupe de saké. « Alors ils s'engagèrent par la coupe, (leurs mains) sur le cou (l'un de l'autre), et ils sont en paix jusqu'au temps présent. »

XXVI. — LES DIVINS AUGUSTES DESCENDANTS
DU DIEU MAÎTRE DU GRAND PAYS

Simple liste de dix-sept générations de dieux.

XXVII. — LE DIEU SOUKOUNA-BIKO-NA

Le dieu Maître du Grand Pays, se trouvant au cap de Miho, voit arriver, « sur les épis des vagues », dans un bateau minuscule, un petit dieu, vêtu de peaux d'oiseaux, qui ne répond pas lorsqu'on lui demande son nom. Ce nain mystérieux, dont l'identité est révélée par le dieu des Epouvantails, auquel on s'est adressé sur le conseil du Crapaud, fraternise bientôt avec le Maître du Grand Pays, qu'il aide à « faire et consolider cette terre ». Mais, dans la suite, il passe au « Pays éternel³ ».

1. Voir p. 80, n. 4.

2. Voir p. 97, n. 2.

3. *Toko-yo no Kouni*, un lointain pays situé à l'ouest, au delà de la mer, et qui paraît bien être encore un séjour des morts.

XXVIII. — L'AUGUSTE ET MERVEILLEUX ESPRIT
DE BONNE FORTUNE

Le Maître du Grand Pays se lamentait de cet abandon, quand lui apparaît un dieu dont le rayonnement illumine la mer. Ce dieu lui promet son concours pour l'achèvement de l'œuvre entreprise, à condition qu'il le fasse reposer dans un temple sur le mont Mimoro¹.

XXIX. — LES AUGUSTES ENFANTS DU GRAND DIEU
DE LA MOISSON ET DU DIEU RAPIDE DES MONTAGNES

Simplees généalogies, où l'on peut relever notamment les divinités de la Cuisine, « que tous révèrent ».

XXX. — L'AUGUSTE DÉLIBÉRATION POUR PACIFIER
LE PAYS

La déesse du Soleil décrète que l'archipel sera gouverné par Oshi-ho-mimi (voir plus haut, p. 44, n. 5), et lui ordonne de descendre sur la terre. Mais le jeune dieu s'arrête sur le Pont flottant du ciel, et remonte bientôt en annonçant que le pays est trop tumultueux. En conséquence, les huit cents myriades de divinités, convoquées par la déesse du Soleil et par le dieu Haut-intégrant², tiennent conseil dans le lit desséché de la Tranquille rivière céleste, et, sur l'avis du dieu Omohi-kané (p. 46, n. 4), décident d'envoyer d'abord un dieu qui soumettra les « violentes et sauvages divinités du Pays ». Mais Amé-no-Hohi, désigné pour cette mission, devient tout au contraire l'ami du dieu Maître du Grand Pays et ne donne plus signe de vie.

1. Par le récit correspondant du Nihonngi, nous voyons que ce dieu était un des doubles d'Oh-kouni-noushi, son *sahi-mi-tama* (auguste esprit de bonne fortune), séparé de lui à tel point qu'il ne l'avait pas reconnu de prime abord. C'est un des nombreux traits qui nous montrent, chez les Japonais primitifs, la croyance à la pluralité des âmes de l'homme. En dehors du *sahi-mi-tama*, l'ancien Shinntô distingue surtout l'*ara-mi-tama* (esprit rude) et le *nighi-mi-tama* (esprit doux), qui, eux aussi, peuvent à l'occasion s'objectiver, se détacher même du corps pour devenir, par scissiparité, de nouveaux êtres. (Pour ces dissociations mentales, comp. Dr A. Marie, *Mysticisme et l'olie*, Paris, 1907, p. 138 et suiv.)

2. Takaghi no kami, autre nom de Taka-mi-mouçoubi (voir p. 37). Pour ne pas compliquer le récit, je lui donne dès maintenant ce nom nouveau, que le texte introduit brusquement au milieu du chapitre suivant, et qu'il continue d'employer dans ce groupe de mythes.

XXXI. — LE CÉLESTE JEUNE PRINCE

Nouvelle délibération, et envoi d'un second dieu, Amé-waka-hiko, le « Céleste jeune Prince » ; mais celui-ci épouse la fille du Maître du Grand Pays. Il faut donc expédier un troisième messenger, qui, cette fois, sera le Faisan. Par malheur, le Céleste jeune Prince, interrogé par cet oiseau sur les motifs de sa conduite déloyale, lui décoche une flèche qui, après l'avoir transpercé, fait un trou dans la Plaine céleste et va tomber aux pieds mêmes des grands dieux. Le dieu Haut-intégrant, indigné, rejette la flèche, avec une malédiction ; en sorte qu'elle retombe tout droit sur le Céleste jeune Prince, qui expire aussitôt. Des oiseaux procèdent à ses funérailles.

XXXII. — ABDICATION DU DIEU MAÎTRE DU GRAND PAYS

Une quatrième ambassade est plus heureuse. Deux célestes envoyés, dont le principal est un dieu-sabre, parviennent enfin à obtenir la soumission du vieux chef d'Izoumo.

XXXIII. — L'AUGUSTE DESCENTE DU CIEL
DU TRÈS AUGUSTE PETIT-FILS

Oshi-ho-mimi ayant proposé aux autres dieux de confier le gouvernement terrestre, non pas à lui-même, mais à son fils Ninighi¹, c'est ce dernier qui va descendre sur l'archipel. Au moment du départ, on aperçoit, « sur la route à huit embranchements du ciel », un dieu « dont le resplendissement atteignait, en haut, la Plaine des hauts cieux, et en bas, le Pays central des plaines de roseaux ». Les grands dieux lui dépêchent l'audacieuse Ouzoumé : « Bien que tu ne sois qu'un être féminin délicat, tu es une divinité qui sait affronter et conquérir les dieux. » Interrogé par elle, le dieu inconnu répond qu'il est « un dieu du Pays, le divin prince Sarouta² », et qu'il est venu pour s'offrir comme guide. On donne aussitôt pour escorte au fils des dieux les fameuses divinités de l'Eclipse. Enfin, on lui confère les trois trésors divins qui seront les insignes du pouvoir impérial : le miroir, le collier de bijoux et le sabre dompteur des herbes³. En lui remettant le miroir, la déesse du Soleil dit à son petit-fils : « Regarde ce miroir exactement comme mon auguste Esprit, et vénère-le comme tu me vénérerais moi-même. »

1. J'abrège aussi ce nom, qui, dans le texte, a 27 syllabes.

2. M. à m. : Champ du Singe.

3. V. p. 47 et p. 52.

XXXIV. — L'AUGUSTE RÈGNE EN HIMOUKA
DE L'AUGUSTE PRINCE NINIGHI

Alors (la Grande et auguste déesse qui brille dans les cieux et le dieu Haut-intégrant) commandèrent à l'auguste et céleste prince Ninighi; et lui, quittant son céleste siège de rocher, poussant et écartant les célestes nuages huit fois repliés, et se frayant une route, d'un puissant écartement de route¹, il partit, flottant enfermé dans le Pont flottant du ciel, et il descendit du ciel sur le pic de Koushifourou, qui est Takatchiho, dans Tsoukoushi².

C'est dans cette région³ qu'il fait bâtir le palais où il va régner.

XXXV. — LES PRINCESSES DE SAROU

La céleste Ouzoumé reçoit l'ordre d'accompagner à son tour le dieu Sarouta, et de porter désormais son nom en souvenir de ces événements. C'est l'origine de la corporation sacerdotale des « princesses de Sarou⁴ ».

XXXVI. — LE DIEU PRINCE SAROUTA A AZAKA

On nous raconte comment, étant à la pêche, il se noya en cet endroit. Puis, cette curieuse légende visant à expliquer la forme bizarre d'un animal :

Lorsque, ayant accompagné le dieu prince de Sarouta, (la céleste Ouzoumé) revint, elle réunit aussitôt toutes les choses larges de nageoires et les choses étroites de nageoires⁵, et elle leur demanda : « Voulez-vous

1. Comp. p. 27 et p. 88.

2. L'abdication du grand dieu d'Izoumo ayant été enfin obtenue, il semble que le Fils des dieux devrait descendre en ce pays, dans la partie nord-ouest de l'île Principale. Or, contre toute logique, nous le voyons choisir un pic de l'île de Kyoushou, au sud-ouest de l'empire. Nous sommes donc en présence de cycles légendaires différents, que le récit sacré a réunis d'une manière facile.

3. Himouka (aujourd'hui Hyouga), région « en face du soleil », c'est-à-dire dans la partie orientale de Kyoushou.

4. Saroumé no kimi. Voir ci-dessus, p. 48, n. 4.

5. Les poissons de toute espèce.

respectueusement servir l'auguste Fils des divinités célestes? » A ces paroles, tous les poissons répondirent qu'ils le serviraient respectueusement. Seule, la bêche-de-mer¹ ne dit rien. Alors l'auguste et céleste Ouzoumé parla à la bêche-de-mer : « Ah! cette bouche est une bouche qui ne donne pas de réponse! » Et à ces mots, elle lui fendit la bouche avec son petit poignard à cordon. C'est pourquoi, aujourd'hui, la bêche-de-mer a une bouche fendue².

XXXVII. — LA MALÉDICTION DU DIEU SEIGNEUR
DE LA GRANDE MONTAGNE

L'auguste prince Ninighi rencontra une belle personne à l'auguste cap de Kaçaça, et lui demanda de qui elle était la fille. Elle répondit : « Je suis la fille du dieu Seigneur de la Grande montagne; mon nom est Kamou-Ata-tsou-himé (la divine princesse d'Ata); et un autre nom dont je suis appelée est Ko-no-hana-sakou-ya-himé (la Princesse fleurissant brillamment comme les fleurs des arbres)³. » Il demanda encore : « As-tu des sœurs? » Elle répondit : « Il y a ma sœur aînée, Iha-naga-himé (la Princesse longue, c.-à-d. durable, comme les rochers)⁴. » Alors, il lui dit : « Je voudrais m'unir à toi. Qu'en penses-tu? » Elle répondit : « Votre servante ne peut le dire : le père de votre servante, le dieu Seigneur de la Grande montagne, le dira. » Il envoya donc une

1. Ou holothurie; un échinoderme comestible.

2. Un mythe breton explique de même manière pourquoi la plie, qui manqua de respect à la sainte Vierge, a maintenant la bouche de travers. — Une autre légende populaire, que connaissent tous les enfants japonais et qui est sans doute fort ancienne, nous apprend pourquoi la méduse offre l'aspect d'une masse gélatineuse. Autrefois, la méduse avait une ossature régulière, des nageoires et une queue comme tous les poissons. Un jour, le roi des Mers l'envoya chercher sur terre un singe vivant, dont le foie devait guérir une maladie de la reine; mais la naïve bête, ayant avoué au singe lui-même le but secret de sa mission, dut revenir sans la victime attendue. Le roi des Mers, furieux de sa stupidité, la fit aussitôt rouer de coups jusqu'à ce qu'elle fût réduite en gelée; et c'est pourquoi, aujourd'hui même, les méduses n'ont point d'os pour soutenir leur substance informe.

3. C'est aujourd'hui la déesse du mont Fouji.

4. Elle sera plus tard adorée comme déesse de la longévité.

requête au père, le dieu Seigneur de la Grande montagne, qui, grandement réjoui, lui envoya respectueusement la jeune fille, en lui adjoignant sa sœur aînée la Princesse-longue-comme-les-rochers, et en faisant porter sur des tables des centaines de présents. Mais, comme la sœur aînée était très hideuse, (l'auguste prince Ninighi) fut alarmé à sa vue, et il la renvoya, ne gardant que la sœur cadette, la Princesse-fleurissant-brillamment-comme-les-fleurs-des-arbres, qu'il épousa pour une nuit. Alors le dieu Seigneur de la Grande montagne, couvert de honte par le renvoi de la Princesse-longue-comme-les-rochers, adressa (au prince) ce message : « Ma raison pour offrir respectueusement mes deux filles ensemble était, en envoyant la Princesse-longue-comme-les-rochers, que les augustes rejetons de la Céleste divinité, bien que la neige tombe et que le vent souffle, pussent vivre éternellement immuables comme les durables rochers, et de plus, en envoyant la Princesse-fleurissant-brillamment-comme-les-fleurs-des-arbres, qu'ils pussent vivre d'une manière florissante comme l'épanouissement des fleurs des arbres. C'est pour assurer tout cela que je les avais offertes. Mais puisque tu as ainsi renvoyé la Princesse-longue-comme-les-rochers, et que tu n'as gardé que la Princesse-fleurissant-brillamment-comme-les-fleurs-des-arbres, l'auguste postérité de la Céleste divinité sera aussi fragile que les fleurs des arbres. » C'est pourquoi, depuis lors et jusqu'au jour présent, les augustes vies des augustes souverains célestes ne sont pas longues¹.

XXXVIII. — L'AUGUSTE GROSSESSE DE LA PRINCESSE
FLEURISSANT-BRILLAMMENT-COMME-LES-FLEURS-DES-
ARBRES.

La Princesse Florissante lui ayant annoncé un jour qu'elle était enceinte, le Fils des dieux a des doutes sur sa fidélité.

1. Cette dernière affirmation semble étrange, lorsqu'on songe que le Kojiki fait vivre 580 ans le fils même de Ninighi et qu'il accorde une vie moyenne de cent ans aux dix-sept premiers empereurs. — En tout cas, cette malédiction, qui semble ne s'adresser qu'à la lignée impériale, visait sûrement à expliquer, dans l'idée primitive, pourquoi tout homme est mortel. C'est ce que nous indique une variante

Elle s'enferme alors dans une chambre souterraine, qu'elle incendie au moment de sa délivrance, pour établir son innocence par l'épreuve du feu. Les trois enfants qu'elle met au monde, et dont les noms rappellent les phases de l'embrasement, sont : l'auguste Ho-déri (Feu-brillant), l'auguste Ho-soucéri (Feu-croissant) et l'auguste Ho-wori (Feu-baissant). L'aîné et le cadet de ces frères vont être les héros des dernières légendes de « l'âge des dieux ».

XXXIX. — L'AUGUSTE ÉCHANGE DES FORTUNES¹

L'auguste Feu-brillant était un prince qui trouvait sa fortune sur la mer, et qui prenait des choses aux larges nageoires et des choses aux nageoires étroites. L'auguste Feu-baissant était un prince qui trouvait sa fortune sur les montagnes, et qui prenait des choses au poil rude et des choses au poil doux. Or, l'auguste Feu-baissant dit à son frère aîné, l'auguste Feu-brillant : « Faisons un échange mutuel, et que chacun de nous emploie la fortune de l'autre. » Bien qu'il lui adressât par trois fois cette prière, (son frère aîné) ne voulait pas consentir²; enfin, avec difficulté, l'échange mutuel fut obtenu. Alors l'auguste Feu-baissant, entreprenant la fortune de la mer, jeta sa ligne pour avoir du poisson : mais il ne prit jamais un seul poisson; et de plus, il perdit l'hameçon dans la mer. Là-dessus, son frère aîné, l'auguste Feu-brillant, lui réclama l'hameçon, disant : « Une fortune des montagnes est une fortune particulière, et une fortune de la mer est une fortune particulière. Que chacun de nous rende sa fortune. » A quoi le frère cadet,

du Nihonngi : « Iha-naga-himé, pleine de honte et de colère, cracha, pleura et dit : « La race des hommes visibles changera aussi « rapidement que les fleurs des arbres, dépérira et passera. » C'est la raison pour laquelle la vie de l'homme est si brève. »

1. Le mot *satchi*, qu'emploie le texte, veut dire à la fois chance, habileté particulière, instruments familiers et résultats qu'on obtient par eux. Il faut prendre « fortune » dans ces divers sens, au cours du récit qui va suivre.

2. Il s'agit d'échanger l'arc et les flèches de l'un contre l'hameçon de l'autre. Or, les instruments de travail du primitif sont pour lui des porte-bonheur auxquels il attache le plus grand prix. Chez les Indiens d'Amérique, on préfère l'hameçon unique avec lequel on a pris un gros poisson à une poignée d'hameçons qui n'ont pas encore servi.

l'auguste Feu-baissant, répondit, disant : « Pour ce qui est de ton hameçon, en pêchant avec lui je n'ai pas pris un seul poisson; et enfin, je l'ai perdu dans la mer. » Mais le frère aîné le lui réclamait avec instances. Aussi le frère cadet, brisant le sabre de dix largeurs de main dont il était augustement ceint, en fit cinq cents hameçons comme compensation; mais il ne voulait pas les prendre. De nouveau, il fit mille hameçons comme compensation; mais il ne voulait pas les recevoir, disant : « J'ai besoin du véritable hameçon originaire. »

XL. — LE PALAIS DU SEIGNEUR DE L'OcéAN

Là-dessus, comme le frère cadet pleurait et se lamentait sur le rivage, le Vénérable dieu des Eaux salées¹ vint et l'interrogea, disant : « Pour quelle cause (le prince) Haut-comme-le-soleil-du-ciel² pleure-t-il et se lamente-t-il ainsi? » Il répondit, disant : « J'avais échangé un hameçon avec mon frère aîné, et j'ai perdu cet hameçon; et comme il me le réclamait, je lui ai donné de nombreux hameçons en compensation, mais il ne veut pas les recevoir, disant : « J'ai besoin de l'hameçon originaire. » C'est pour cela que je pleure et me lamente. » Alors le Vénérable dieu des Eaux salées dit : « Je vais donner un bon conseil à ton auguste personne; » et sur ces mots, construisant un solide petit bateau sans fissures, et l'y installant, il l'instruisit par ces paroles : « Quand j'aurai poussé le bateau, avance quelque temps. Il y aura une auguste route agréable; et si tu suis cette route dans le bateau, un palais apparaîtra, bâti comme d'écaillés de poisson : c'est le palais du dieu Seigneur de l'Océan. Quand tu auras atteint l'auguste porte de ce dieu, il y aura, sur le puits à côté, un arbre katsoura³

1. Shiho-tsoutchi no kami. C'est le dieu protecteur de l'industrie du sel.

2. *Sora-tsou-hi-daka*. Un peu plus loin, son père sera appelé : *Ama-tsou-hi-daka*. *Sora* désignant plutôt le Vide, tandis qu'*Ama* éveille l'idée de la Plaine des hauts cieux; on voit que le premier titre, appliqué au prince, est inférieur à celui dont on décore le souverain.

3. Les critiques européens voient dans cet arbre un cassier, ce qui impliquerait ici une imitation des légendes chinoises. Mais ce que

multiple. Et si tu t'assieds à la cime de cet arbre, la fille du dieu des mers te verra et te conseillera. » Ainsi, suivant ces instructions, il avança un peu, et tout arriva comme il lui avait été dit; et aussitôt, grimpant sur l'arbre katsoura, il s'assit. Et lorsque les servantes de la fille du dieu des mers, Toyo-tama-himé (la Princesse aux riches joyaux), portant des vases-joyaux¹, furent sur le point de tirer de l'eau, une lumière était dans le puits². Et en regardant en haut, il y avait un beau jeune homme; ce qu'elles pensèrent très étrange. Alors l'auguste Feubaissant vit les servantes, et il les pria de lui donner un peu d'eau. Aussitôt les servantes tirèrent de l'eau, la mirent dans un vase-joyau, et respectueusement l'offrirent. Mais, au lieu de boire l'eau, il détacha le joyau de son auguste cou, le prit dans sa bouche, et le cracha dans le vase-joyau³. Sur quoi le joyau adhéra au vase; et les servantes n'en pouvaient séparer le joyau. Ainsi, elles le prirent avec le joyau y adhérent, et le présentèrent à l'auguste Princesse aux riches joyaux. En voyant le joyau, elle interrogea ses servantes, disant : « Peut-être y a-t-il quelqu'un en dehors de la porte ? » Elles répondirent : « Quelqu'un est assis à la cime de l'arbre katsoura qui est au-dessus de notre puits. C'est un très beau jeune homme : il est plus éclatant même que notre roi. Et comme il demandait de l'eau, nous lui avons donné de l'eau, respectueusement; mais, au lieu de boire l'eau, il a craché ce joyau dedans; et comme nous ne pouvions les séparer, nous avons apporté le tout ensemble pour te le présenter. » Alors l'auguste Princesse aux riches joyaux, pensant cela étrange, sortit pour regarder, et aussitôt elle fut ravie à sa vue. Ils échangèrent des coups d'œil; après quoi elle parla à son père, disant : « Il y a quelqu'un de très beau à notre porte. »

les Japonais appellent *katsoura*, c'est un grand arbre indigène, le *Cercidiphyllum japonicum*.

1. Voir plus haut, p. 38, n. 5.

2. Les dieux du Shinntô sont resplendissants (voir ci-dessus, p. 58 et p. 59); de la personne du prince émane donc une clarté qui se reflète dans l'eau.

3. L'action de cracher intervient dans les rites purificateurs; ici, elle se rattache à un tour de magie.

Alors le dieu des mers lui-même étant sorti pour regarder : « C'est (le prince) Haut-comme-le-soleil-du-ciel, l'auguste enfant du (souverain) Haut-comme-le-soleil-des-cieux ! » Et ce disant, il le conduisit à l'intérieur ; et étendant huit couches de tapis en peaux de phoques, et étendant au-dessus huit autres couches de tapis de soie, et le faisant asseoir au-dessus, il disposa sur des tables des centaines de choses, et prépara un auguste festin ; et aussitôt, il lui donna en mariage sa fille, la Princesse aux riches joyaux. Ainsi, il demeura trois ans dans ce pays. Mais ensuite, pensant aux premières choses (qui lui étaient arrivées), l'auguste Feu-baissant poussa un profond soupir unique¹. Aussi l'auguste Princesse aux riches joyaux, entendant ce soupir, en informa son père, disant : « Bien qu'il soit demeuré pendant trois ans, il n'a jamais soupiré ; mais cette nuit, il a poussé un profond soupir. Quelle en peut être la cause ? » Le grand dieu son père interrogea son gendre, en disant : « Ce matin, j'entends, ma fille parler, disant : « Bien qu'il soit demeuré trois ans, il n'a jamais soupiré ; mais, cette nuit, il a poussé un profond soupir. » Quelle en peut être la cause ? Et en outre, pour quelle raison es-tu venu ici ? » Alors, il dit au grand dieu fidèlement comment son frère aîné l'avait pressé pour avoir l'hameçon perdu. Là-dessus, le dieu des mers convoqua ensemble tous les poissons de la mer, grands et petits, et les interrogea, disant : « Y a-t-il par hasard quelque poisson qui ait pris cet hameçon ? » Et tous les poissons répondirent : « Récemment, le pagre² s'est plaint d'avoir dans le gosier une arête qui l'empêchait de manger ; c'est sûrement lui qui l'a pris. » Sur ce, en examinant le gosier du pagre, l'hameçon y était. Aussitôt enlevé, il fut lavé et respectueusement présenté à l'auguste Feu-baissant, que le

1. Le texte ne dit pas « un soupir », mais « 1 soupir ». Pourquoi ? Les commentateurs discutent.

2. *Tai*, genre de poissons de la même famille que les dorades. Le passage correspondant du *Nihonngi* donnant au poisson de cette légende le nom d'*Aka-mé* (la Femme rouge), on en peut conclure qu'il s'agissait du *Pagrus cardinalis*. Le pagre est le poisson le plus recherché des Japonais, comme en témoigne leur fameux proverbe : *Kouçatté mo tai*, « Même pourri, c'est du pagre. »

dieu Grand-Seigneur de l'Océan instruisit, disant : « Quand tu daigneras accorder cet hameçon à ton frère aîné, voici ce que tu dois dire : « Cet hameçon est un gros hameçon, un hameçon impatient, un pauvre hameçon, un hameçon stupide¹. » Cela dit, donne-le en tenant ta main derrière ton dos². Et cela fait, si ton frère aîné prépare des champs élevés, que ta personne auguste prépare des champs bas; et si ton frère aîné prépare des champs bas, que ta personne auguste prépare des champs élevés³. Si tu fais ainsi, ton frère aîné sera sûrement ruiné dans l'espace de trois ans, grâce à ma manière de gouverner les eaux. Si ton frère aîné, irrité de ta façon d'agir, venait à t'attaquer, exhibe le Joyau qui fait monter les eaux, pour le noyer; et s'il exprime ses regrets, exhibe le Joyau qui fait refluer les eaux, pour le laisser vivre. C'est ainsi que tu dois le harasser. » Avec ces paroles, il lui donna le Joyau qui fait monter les eaux et le Joyau qui fait refluer les eaux, deux en tout⁴; et aussitôt, convoquant tous les crocodiles⁵, il les interrogea, disant : « (Le prince) Haut-comme-le-soleil-du-ciel, auguste fils du (souverain) Haut-comme-le-soleil-des-cieux, est sur le point de se rendre au Pays supérieur. Qui veut, et en combien de jours, respectueusement l'accompagner, puis me rapporter de ses nouvelles? » Ainsi chacun, suivant la longueur de son corps en brasses, parla, fixant les jours, l'un d'entre eux, un crocodile d'une brasse, di-

1. De même qu'un bon hameçon fait la fortune de son possesseur, un mauvais hameçon, sur lequel on a jeté un sort, doit causer sa perte.

2. Voir p. 41, n. 1.

3. Deux manières de cultiver le riz : dans des champs élevés, où le sol est sec, et dans des champs bas, inondés d'eau, qui sont les rizières proprement dites.

4. *Shiho-mitsou-tama* et *shiho-hirou-tama*. Ce sont des talismans qui gouvernent les marées. Dans une variante du Nihonngi, le dieu de l'Océan enseigne encore à Feu-baissant le moyen de faire souffler la tempête en sifflant sur le rivage, de l'apaiser ensuite en cessant de siffler.

5. Le crocodile étant inconnu au Japon, nous devons avoir ici un souvenir légendaire des îles du Sud d'où vint l'une des tribus conquérantes. A Batavia, on croit que les femmes enfantent souvent un petit crocodile, ce qui rappelle d'étrange manière l'histoire d'accouchement par laquelle s'achèvent les aventures de Feu-baissant (voir ci-dessous, p. 69).

sant : « Ton serviteur l'accompagnera et reviendra en un jour. » Alors, il dit au crocodile d'une brasse : « S'il en est ainsi, accompagne-le respectueusement; et en traversant le milieu de la mer, ne l'alarme pas. » Aussitôt, il l'installa sur la tête du crocodile, et le vit partir. Donc, en un jour, selon sa promesse, (le crocodile) l'accompagna respectueusement. Et quand le crocodile était sur le point de revenir, (l'auguste Feu-baissant) détacha le petit sabre à cordon dont il était augustement ceint, et, le plaçant sur le cou du crocodile, il le renvoya. C'est pourquoi le crocodile d'une brasse s'appelle maintenant le dieu Possesseur d'une lame.

XLII. — SOUMISSION DE L'AUGUSTE FEU-BRILLANT

Là-dessus, il donna l'hameçon, exactement selon les paroles du dieu des mers. Et dès lors, (le frère aîné) devint de plus en plus pauvre, et, avec de nouvelles intentions sauvages, il vint l'attaquer. Mais quand il fut sur le point de l'attaquer, (l'auguste Feu-baissant) exhiba le Joyau qui fait monter les eaux, pour le noyer; et comme il exprimait ses regrets, il exhiba le Joyau qui fait refluer les eaux, pour le sauver. Quand il eut été ainsi harassé, il courba la tête, disant : « Désormais, ton serviteur sera pour ton auguste personne une garde de jour et de nuit, et il te servira respectueusement. » C'est pourquoi, jusqu'au jour présent, ses diverses attitudes pendant qu'il se noyait sont constamment représentées¹.

XLIII. — LA MAISON D'ACCOUCHEMENT EN PLUMES DE CORMORAN²

La Princesse aux riches joyaux, se trouvant enceinte, pense que « l'auguste enfant d'un dieu Céleste ne doit pas naître dans

1. Allusion à une pantomime que les descendants légendaires de Feu-brillant, c'est-à-dire les *Haya-bito*, « Hommes-faucons » qui étaient à la fois gardes impériaux et bouffons de la cour, exécutaient encore au VIII^e siècle. Le *Nihonngi* nous montre le vaincu se barbouillant de terre rouge (comp. la lie des fêtes dionysiaques), puis exécutant une danse où il exprime par des gestes appropriés les diverses phases de sa noyade.

2. Voir ci-dessus, p. 41, n. 5

la Plaine des mers ». Elle monte au Pays supérieur et, sur la rive, « à la limite des vagues », érige une hutte d'accouchement couverte en plumes de cormoran. Mais, avant que ce « chaume » fût « joint », elle met au monde un enfant qui, en raison de ces circonstances, portera le nom d'« auguste Prince haut comme le soleil du ciel, limite des vagues, brave, chaume de cormorans incomplètement réuni »¹. — Au moment de sa délivrance, elle avait prié le divin Prince de ne point la regarder; mais, cédant à la curiosité, il l'aperçoit sous sa forme native, qui était celle d'un énorme crocodile; et tandis qu'il s'enfuit, terrifié, elle, couverte de honte, abandonne son enfant, puis, « fermant la limite de la mer² », disparaît pour jamais sous les profondeurs. Cependant, du fond de l'Océan, elle lui envoie encore une poésie de regrets, à laquelle il répond par ce chant suprême :

« De toute ma vie
Je n'oublierai la jeune épouse
Que j'avais prise pour dormir
Sur l'île où se posent les canards sauvages,
Les oiseaux de la pleine mer! »

On nous dit enfin que Feu-baissant vécut 580 ans dans le palais de Takatchiho, et qu'il fut enseveli près de cette montagne fameuse.

XLIII. — LES AUGUSTES ENFANTS DE L'AUGUSTE CHAUME-DE-CORMORANS-INCOMPLÈTEMENT-RÉUNI

Le fils de Feu-baissant et de la Princesse marine a été élevé par une sœur de cette dernière, Tama-yori-bimé, « la Bonne-Princesse-Joyau ». Il épouse cette tante maternelle, dont il a quatre enfants. Le dernier n'est autre que Kamou-Yamato-Iharé-biko-no-mikoto, « l'auguste Prince d'Iharé du divin Yamato³ », c'est-à-dire l'illustre personnage qui sera connu plus tard sous le nom posthume⁴ de Jimmou, « Divine

1. Ama-tsou-hi-daka-hiko-naghiça-také-ou-gaya-fouki-abézou-no-mikoto. — Je donne, par exception, ce nom de 25 syllabes, parce qu'il sera un bon exemple de la manière dont furent baptisés les personnages de la mythologie japonaise.

2. La version du Nihonngli nous laisse voir plus clairement le sens de ce mythe, qui tend à expliquer « pourquoi il n'y a nul passage entre la terre et la mer ».

3. Iharé est le nom d'un village de cette province.

4. Voir p. 274, n. 5.

Vaillance », et qui, ayant inauguré la dynastie de « l'âge humain », sera considéré comme le 122^e prédécesseur de l'empereur actuel.

LIVRE II

Jim mou et son frère aîné (les deux autres fils de Feu-baissant étant morts) quittent le palais de Takatchiho pour se diriger vers l'est, où ils veulent établir le siège du gouvernement. Mais, en chemin, le frère aîné est tué par un chet local, et Jim mou reste seul pour continuer le voyage. Le conquérant, aidé par un sabre divin, guidé par un corbeau géant que lui ont envoyé les dieux célestes¹, rencontre d'abord des dieux à queue bienveillants, puis deux adversaires, les frères Oukashi, bientôt victimes d'un piège qu'eux-mêmes avaient préparé pour lui, puis encore quatre-vingts indigènes à queue, qu'il fait massacrer dans leur caverne; enfin, après avoir tué le meurtrier de son frère et d'autres ennemis, « ayant ainsi soumis et pacifié les divinités sauvages », il fonde à Kashihabara (la Plaine des chênes), dans le Yamato, la première capitale de l'empire². On nous raconte ensuite son mariage avec la princesse I-souké-yori, sa mort à 137 ans, et les troubles qui suivirent.

Les huit règnes suivants, qui représentent cinq cents ans de la chronologie officielle, ne sont relatés que par de sèches énumérations : généalogies des souverains, indication du nom de leur capitale, de l'âge qu'ils atteignirent, du lieu où ils furent ensevelis. Viennent ensuite deux empereurs plus intéressants : Soujinn, qui aurait vécu au premier siècle avant notre ère, et dont le règne est marqué, entre autres choses, par une épidémie qu'envoie le « Grand dieu de Miwa », une des âmes de l'ancien Maître du Grand Pays ; puis, Souïnn, qui échappe à une conspiration dramatique, apaise encore les

1. Dans nombre de mythologies, les conquérants et les colonisateurs sont conduits par un animal quelconque, souvent par un oiseau : grues de Mégaros, colombe des Chalkidiens, pivert des Picentins, corbeau de Battos.

2. Le Japon devait avoir, en effet, une soixantaine de capitales successives. Dans les temps primitifs, en vertu de l'idée que tout contact avec la mort entraîne une souillure, la famille d'un défunt abandonnait sa maison pour bâtir ailleurs une demeure nouvelle ; par suite, l'héritier d'un souverain mort se faisait construire un nouveau palais, autour duquel venaient se grouper ses fidèles. C'est seulement quand l'adoption du système bureaucratique chinois eut rendu ces déplacements trop difficiles que la résidence impériale devint stable, à Nara d'abord, pendant presque tout le viii^e siècle, puis, après un bref intervalle, à Kyôto jusqu'en 1868 et à Tôkyô jusqu'à l'heure présente.

mânes du chef d'Izoumo pour obtenir que son fils muet retrouve la parole¹, fait importer l'oranger du « Pays éternel », et institue une corporation de potiers qui remplaceront par des statuettes d'argile les victimes humaines qu'on enterrait vivantes au tombeau des grands². Nous arrivons enfin, avec l'empereur Kéikô, à une légende fameuse : celle de Yamato-daké.

Ce héros, « le Brave du Japon », illustre par ses exploits le règne obscur de son père. Il commence d'ailleurs par assassiner son frère aîné, qui avait manqué de respect au souverain ; puis, sur l'ordre de ce dernier, qu'inquiètent ses dispositions féroces, il va combattre tout d'abord les Koumaço rebelles de l'Ouest.

En arrivant à la maison des (deux) brigands Koumaço, l'auguste Wo-ouçou (un des premiers noms du prince) vit que, près de cette maison, il y avait une triple ceinture de guerriers qui s'étaient fait une caverne pour l'habiter. Et, tout en discutant avec bruit une fête pour l'auguste caverne, ils préparaient leur nourriture (ils allaient « pendre la crémaillère »). Donc, il se promena aux alentours, attendant le jour des réjouissances. Et quand vint le jour des réjouissances, ayant rabattu à la manière des jeunes filles son auguste chevelure nouée en haut (coiffure des garçons), puis ayant mis les augustes vêtements de sa tante (Yamato-himé, la grande-prêtresse d'Icé), il avait tout à fait l'aspect d'une jeune fille. Mêlé aux concubines, il entra dans la caverne. Alors les deux brigands Koumaço, frère aîné et frère cadet, charmés à la vue de cette vierge, la placèrent entre eux et manifestèrent leur joie de façon exubérante. Mais quand (la fête fut) à son plus haut point, tirant le sabre (qu'il avait caché) dans son sein, et saisissant le frère aîné par le collet de son vêtement, il lui enfonça l'arme dans la poitrine ; sur quoi, alarmé à cette vue, le frère cadet s'enfuit au dehors. Mais, le poursuivant et l'atteignant aux derniers degrés

1. Ce prince est le héros d'une légende qui constitue une des versions japonaises du mythe de Psyché.

2. Le Kojiki ne fait que mentionner l'établissement de cette corporation héréditaire ; mais le Nihonngi nous raconte en détail la réforme, qu'il attribue à l'an 3 de notre ère. Comp., à Rome, l'abolition des sacrifices humains, pareillement remplacés par des offrandes de poupées.

de la caverne, et le saisissant par la peau du dos, il lui enfonça son sabre au bas des reins. Alors le brigand Koumaço parla, disant : « Ne remue pas le sabre : ton serviteur a quelque chose à dire. » Il lui laissa donc un moment de répit, en le maintenant abattu à terre. Et (le brigand) demanda : « Qui est ta personne auguste ? » Il répondit : « Je suis l'auguste enfant d'Oh-tarashi-hiko-oshiro-waké (« le Seigneur gouvernant, prince parfait et grand », nom primitif de l'empereur Kéikô), le Céleste souverain qui, résidant au palais de Hishiro à Makimoukou, gouverne le Grand Pays des Huit-îles ; et mon nom est : « le roi Yamato-wo-gouna (« le Jeune homme du Yamato », autre nom du prince). Apprenant que vous deux, misérables bandits Koumaço, vous étiez insoumis et irrespectueux, c'est lui (le souverain) qui m'a envoyé avec le commandement de vous saisir et de vous mettre à mort. » Alors le brigand Koumaço dit : « Cela doit être vrai. Personne dans l'Ouest n'était brave et fort comme nous deux. Mais dans le Pays du Grand Yamato, il y a un homme plus brave que nous deux. C'est pourquoi je veux t'offrir un auguste nom. Dorénavant, il est juste que tu sois loué comme l'auguste prince Yamato-daké. » A peine avait-il terminé que (l'auguste prince) le fendit comme un melon mûr, et l'acheva. Et désormais, il fut toujours loué sous l'auguste nom d'auguste Yamato-daké¹.

Après avoir vaincu encore un « brigand d'Izoumo », il rentre à la capitale. Mais bien vite, son père l'envoie batailler dans l'Est. Il repart donc ; et pour le protéger contre les dangers qui l'attendent, sa tante la grande-prêtresse lui donne le Sabre dompteur des herbes, avec un « auguste sac ».

Lorsqu'il atteignit le pays de Sagamou, le chef du pays mentit, disant : « Au milieu de cette lande, il y a une grande lagune ; et le dieu qui habite au milieu de la lagune est un dieu tout à fait violent. » Donc, pour voir ce dieu, il entra dans la lande. Alors le chef du pays mit le feu à la lande. Aussi, comprenant qu'il avait été trompé, il ouvrit la bouche du sac que sa tante, l'auguste Prin-

1. Comp. Zeus s'introduisant, déguisé, dans la demeure de Lycaon, puis le tuant, avec ses fils, au milieu du festin.

cesse du Yamato, lui avait confié, et il vit qu'au dedans il y avait un briquet. Sur quoi, il faucha d'abord les herbes avec l'auguste Sabre, puis il prit le briquet et en fit jaillir du feu, et, allumant un feu contraire, il brûla (les herbes) et repoussa (l'incendie); et, revenant sur ses pas, il tua et anéantit tous les chefs de ce pays; et aussitôt il leur mit le feu et les brûla.

Cette légende, si souvent représentée par les artistes japonais, est suivie d'un autre récit non moins célèbre :

Lorsque, pénétrant plus loin, il passa la mer de Hashirimizou (l'Eau courante), le dieu de ce passage souleva les vagues, secouant le vaisseau de telle manière qu'il ne pouvait pas avancer. Alors son impératrice, qui s'appelait l'auguste princesse Oto-tatchibana (m. à m. Cadette-orange), lui dit : « Ta concubine¹ entrera dans la mer à la place de l'auguste prince. L'auguste prince doit achever la mission pour laquelle il a été envoyé, et revenir faire son rapport. » Lorsqu'elle fut sur le point d'entrer dans la mer, elle répandit huit épaisseurs de tapis de laïches, huit épaisseurs de tapis de peaux et huit épaisseurs de tapis de soie au sommet des vagues, et elle s'assit au-dessus. Sur quoi, les vagues furieuses tombèrent soudain, et l'auguste vaisseau put avancer. Alors l'impératrice chanta, disant : « Ah! toi de qui je m'inquiétais, quand tu étais au milieu des flammes du feu brûlant sur la petite lande de Sagamou, d'où l'on voit la véritable cime²! » Sept jours après, l'auguste peigne de l'impératrice fut rejeté à la plage; et ce peigne, aussitôt recueilli, fut placé dans un auguste tombeau que l'on contruisit à cet effet³.

1. Terme d'humilité : le texte vient de nous dire qu'elle était son « impératrice », c'est-à-dire son épouse principale. Yamato-daké lui-même, en raison de sa gloire légendaire, est traité comme un empereur, et notre texte emploie sans cesse à son égard les noms ou verbes honorifiques qui, d'ordinaire, sont réservés aux souverains.

2. Sans doute le mont Fouji.

3. Le peigne, qui touche de si près à la personne, est considéré comme imprégné en quelque manière de son esprit. D'où l'intervention constante de cet objet dans la magie primitive et, ici, sa substitution au corps disparu.

L'héroïque dévouement de son épouse va arracher au prince veuf une exclamation qui retentira dans toute la poésie japonaise, où le nom d'*Azouma* désigne encore le Japon oriental :

Lorsque, ayant pénétré plus loin et subjugué tous les sauvages *Émishi*¹, et pacifié également tous les dieux sauvages des montagnes et des cours d'eau, il remontait (vers la capitale), en atteignant la base du défilé d'*Ashigara*², comme il mangeait ses augustes provisions, le dieu du défilé, métamorphosé en un daim blanc, vint et se tint debout. Et aussitôt, comme il attendait et le frappait avec un brin d'ail sauvage³, (le daim) fut blessé à l'œil et frappé à mort. Alors, montant au sommet du défilé, il soupira par trois fois, et il parla, disant : « *Azouma ha ya!* (Oh! ma femme!) » C'est pourquoi ce pays est appelé du nom d'*Azouma*.

Cependant *Yamato-daké* épouse bientôt une autre princesse, chez laquelle il laisse le Sabre sacré; puis il va attaquer, sans armes, le dieu du mont *Ibouki*⁴, « un sanglier grand comme un taureau »; mais ce dieu l'égare dans la montagne et fait tomber sur lui une lourde pluie glacée, qui paralyse ses membres et qui va causer sa mort. En effet, après une longue marche douloureuse, entrecoupée de chants où il célèbre le *Yamato*, où il envie les jeunes gens qui, là-bas, dansent couronnés de feuilles de chêne, où il salue les nuages qui lui arrivent du pays natal et regrette le Sabre divin qui eût pu sauver sa vie, il finit par expirer sur le chemin du retour, sans avoir revu la capitale. Ses épouses et ses enfants viennent chercher son corps; mais il se transforme en un grand pluvier⁵ blanc, qui prend son essor vers la mer. Tous les proches, « sanglotant des chants », suivent l'oiseau jusqu'à un endroit où il s'arrête

1. Les ancêtres des *Aïnous*, aujourd'hui parqués dans l'île d'*Ézo*, mais qui autrefois occupaient une grande partie de l'empire.

2. Qui conduit au mont *Fouji*.

3. L'ail, au violent parfum, est une herbe magique contre les mauvais esprits. Le *Nihonngi* nous dit que les voyageurs qui passaient ce défilé avaient soin de mâcher de l'ail et d'en frotter hommes, bétail et chevaux, à titre de préservatif contre l'haleine du dieu de la montagne.

4. Cette montagne fameuse s'est écroulée en grande partie, lors du tremblement de terre du 14 août 1909.

5. *Tchidori*, nom collectif des pluviers et d'autres petits échassiers.

et où ils lui érigent un tombeau. « Et cependant, de là, l'oiseau s'élança encore au ciel, et s'envola au loin¹. »

A l'empereur Kéikô succèdent l'empereur Séimou, dont le règne est vide, puis l'empereur Tchouaï, qui n'est fameux que par sa mort. C'est dans Kyonshou, siège d'une nouvelle capitale, que se passe cette scène, d'une grandeur antique, par où s'ouvre l'histoire de l'impératrice Jinngô et de son expédition en Corée :

En ce temps-là, l'impératrice, l'auguste princesse Okinaga-tarashi (ancien nom de Jinngô), était divinement possédée². Et tandis que, dans son palais de Kashiki en Tsoukoushi, le Céleste souverain, sur le point de frapper le pays des Koumaço, jouait de son auguste harpe, le premier ministre, le noble Takéoutchi³, se tenant dans la Cour pure, demandait les ordres divins. Alors l'impératrice, divinement possédée, lui donna cette instruction et ce conseil : « Il y a une terre du côté de l'Ouest, et, dans cette terre, abondance de trésors divers, étincelants aux yeux, à commencer par l'or et l'argent. Je veux te conférer maintenant cette terre. » Le Céleste souverain répondit, disant : « Si l'on monte sur les hauts lieux et qu'on regarde vers l'Ouest, on n'aperçoit aucune contrée : il n'y a que la vaste mer » ; et ajoutant : « Ce sont des divinités menteuses, » il repoussa son auguste harpe, n'en joua plus, et s'assit en silence. Alors les divinités furent irritées, et dirent : « Quant à cet empire, ce n'est pas une terre que tu doives gouverner. Va sur la Route unique ! » Sur quoi le premier ministre, le noble Také-

1. Ce n'est pas seulement l'âme du héros, mais son corps même qui disparaît. D'après la version du Nihonngi, l'empereur fait ensevelir son fils dans un de ces tombeaux de rochers, surmontés d'un vaste tumulus, où l'on enterrait les grands ; mais Yamato-daké, prenant la forme d'un oiseau blanc, s'envole vers le Yamato. « En conséquence, les ministres ouvrirent le cercueil ; et en regardant à l'intérieur, il n'y avait que des vêtements vides, et plus de corps. » Ces résurrections semblaient d'ailleurs naturelles. Un autre passage du Nihonngi relate l'histoire d'un prince du iv^e siècle qui, appelé à trois reprises par son frère aîné, revint à la vie le troisième jour après sa mort.

2. Pour les phénomènes de possession dans le shintoïsme, voir Percival Lowell, *Occult Japan*, Boston, 1895.

3. Le Mathusalem japonais. Il aurait servi cinq empereurs et vécu à peu près trois siècles.

outchi, dit : « O mon Céleste souverain, (je suis rempli de) crainte ! Continue à jouer de ta grande harpe auguste. » Alors, lentement, il tira à lui son auguste harpe, et en joua d'une manière languissante. Mais presque aussitôt, le son de l'auguste harpe devint si faible qu'on ne pouvait plus l'entendre. Ils allumèrent une lumière et regardèrent : il était mort.

L'impératrice et le vieux conseiller, pleins d'horreur, recherchent tous les crimes rituels qui ont pu souiller le pays et procèdent à une purification générale¹ ; puis, nouvelle consultation des divinités qui ont foudroyé le souverain, et qui sont, outre la déesse du Soleil, trois des dieux qui naquirent lors du bain d'Izanaghi. Ces quatre divinités, après avoir révélé que l'impératrice est enceinte d'un fils, indiquent les pratiques religieuses qui permettront de traverser la mer. La flotte impériale vogue vers Shiraghi, un des royaumes coréens, qui est subjugué comme par miracle (en l'an 200 de notre ère, d'après la chronologie officielle). Au retour, la conquérante met au monde le fils promis par les dieux ; et peu après, nous la voyons se délasser de ses fatigues en pêchant à la ligne dans une rivière de Kyoushou. Mais bientôt, elle repart en guerre, cette fois contre les chefs du Yamato², qui sera désormais le siège permanent de l'empire³. Ses nouvelles victoires sont suivies de joyeuses chansons à boire en l'honneur du prince héritier, qui, lorsqu'elle meurt elle-même, à l'âge de cent ans, devient l'empereur Ohjinn.

Le règne de ce dernier est marqué surtout par l'importation de livres chinois et de divers arts utiles. Le merveilleux, d'ailleurs, n'en subsiste pas moins ; et c'est ainsi que le second livre se termine par une curieuse histoire d'envoûtement, où l'on voit notamment le costume, l'arc et les flèches d'un jeune dieu se changer en glycines fleuries.

1. Les crimes qu'énumère ici le Kojiki sont ceux que nous avons déjà rencontrés dans le Rituel de la Grande Purification (ci-dessus, p. 28) et dans le Kojiki lui-même (p. 45).

2. Au cours de cette campagne, elle emploie un stratagème qui rappelle à la fois le cheval de Troie et le cercueil d'Hastings : des flancs d'un « vaisseau de deuil » qui était censé porter le cadavre de son fils, elle fait surgir soudain toute une armée.

3. Et par suite le point central où les trois cycles légendaires d'Izoumo, de Tsoukoushi et du Yamato lui-même viendront se fondre et s'unifier en une seule épopée mythique, destinée à glorifier le souverain et les grandes familles qui l'entouraient.

LIVRE III

Avec le règne de Ninntokou, qui, d'après la tradition, remplirait presque en entier le iv^e siècle de notre ère, l'élément légendaire n'a pas encore disparu. Cependant, à certains détails, on reconnaît déjà les progrès d'une civilisation plus raffinée. Témoin ce récit fameux :

Le Céleste souverain, étant monté sur une haute montagne, et contemplant le pays d'alentour, parla, disant : « De tout le pays, aucune fumée ne s'élève : tout le pays est frappé de pauvreté. Donc, je supprime tous les impôts (et corvées) du peuple pour trois ans. » En conséquence, le grand palais se dégradait, et la pluie y entraît de toutes parts ; mais aucune réparation n'était faite. On recueillait dans des baquets la pluie qui filtrait à l'intérieur, et on se retirait aux endroits où il n'y avait point de fissures. Et plus tard, quand il abaissa ses regards sur le pays, la fumée était partout abondante. Alors, voyant le peuple riche, il rétablit les corvées et les impôts. C'est pourquoi les paysans prospéraient, et ne souffraient pas des corvées. Et pour louer ce règne auguste, on l'appela le règne du Sage Empereur¹.

1. Cette histoire, qui rappelle, en mieux, notre Henri IV et sa poule au pot, est racontée par le *Nihonngi* en belles phrases chinoises, plus recherchées, mais qui n'en répondent pas moins aux sentiments exprimés dans le simple récit du *Kojiki*. Après la remise totale des impôts, le palais est en ruine, et la clarté des étoiles perce à travers les trous du toit. Mais le souverain se réjouit ; et quand enfin il voit s'élever la fumée du riz qu'on prépare dans les chaumières, il s'écrie : « Nous sommes prospères, maintenant ! » L'impératrice semble étonnée : « Qu'entendez-vous par prospérité ? » « L'empereur répondit : « Manifestement, c'est quand la fumée remplit la terre, et que le peuple monte librement à la richesse. » L'impératrice continua : « L'enceinte du palais s'écroule, et nous n'avons aucun moyen de la réparer ; les bâtiments sont dans un tel état que nos couvre-pieds mêmes sont exposés. Est-ce là ce qu'on peut appeler prospérité ? » L'empereur dit : « Lorsque le Ciel établit un prince, c'est pour le bien de son peuple. Le prince doit donc faire du peuple la base de tout. La pauvreté du peuple n'est autre que ma pauvreté ; la prospérité du peuple est ma prospérité. Que le peuple soit prospère et le prince pauvre, c'est une chose qui n'existe pas. » (*Nihonngi*, XI, 10, qui place le fait en l'an 319 de notre ère.)

Ces sentiments généreux se retrouvent d'ailleurs chez plus d'un

L'empereur Ritchou, qui lui succède, inaugure le v^e siècle; il ouvre la série des empereurs historiques, qui, tout à coup, règnent moins longtemps et meurent à un âge plus raisonnable. Ce changement soudain coïncide avec le fait, signalé par le *Nihonngi*, que, sous Ritchou justement, « des rapporteurs furent nommés dans les provinces pour noter les paroles et les événements »; sans nul doute, ces archivistes naïfs recueillirent souvent des fables; mais leur existence même, jointe à celle des historiographes de la cour, nous permet d'attribuer à la suite du récit une certaine exactitude générale. Les règnes d'Inghyô, d'Annkô, de Youryakou, de Sénei sont d'ailleurs pleins de détails aussi vraisemblables que précieux sur les mœurs du v^e siècle. Par malheur, pour les onze empereurs suivants, le *Kojiki* revient à son système de sèches généalogies, et il s'achève brusquement à la mort de l'impératrice Souïko, en 628. C'est donc au *Nihonngi* qu'on doit recourir pour étudier, soit la grande révolution que produisit l'introduction du bouddhisme au milieu du vi^e siècle, soit la période comprise entre l'an 628 et l'an 701, où cette chronique s'arrête à son tour.

C. LES FOUJOKI

Les *Foudoki*, « Descriptions du caractère d'un pays », sont des « Topographies » des diverses provinces. L'impératrice Ghemmyô, qui avait déjà ordonné la compilation du *Kojiki*,

souverain japonais : par exemple, au vii^e siècle, chez l'empereur Tenntchi, dont une poésie célèbre a perpétué jusqu'à nous la réputation d'humanité. Tenntchi se place en imagination dans une de ces huttes grossières que les paysans se construisent pour le temps de la moisson, mais qui, ensuite, ne peuvent les protéger contre les pluies et les brouillards de l'automne; il exprime alors sa sympathie par ces vers, où l'idée de « rosée » laisse assez deviner qu'il a pleuré sur son peuple :

A cause de la minceur [du chaume]
De la hutte, de la hutte temporaire
Des rizières de l'automne,
Mes manches
Deviennent humides de rosée!

(Poésie du *Gocennshou*, VI, Automne, 2, rendue fameuse par sa reproduction comme n^o 1 du *Hyakounin-issou* : v. p. 111 et p. 233.)



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

INDEX

Cet Index comprend, outre les titres d'ouvrages et les noms d'auteurs, les idées dominantes auxquelles peuvent se rattacher les principales formes de la littérature japonaise.

Les mots qui répondent à ces idées générales (exemple, **Impressionnisme**) sont distingués par des *égyptiennes*; les noms d'auteurs (*Narihira*) et les titres d'ouvrages (« *Kojiki* »), par des *italiques*.

Sur chaque point, les références les plus importantes ont été placées en premier lieu.

A

Abé no Nakamaro, 108, 109.
Aboutsou-ni, 245.
Açaka-yama, 141.
Açatada (Sous-secr. d'Etat), 118.
 Acrostiche, 170.
 Acteurs, 303-304, 405-407, 445-446; 312, 408.
 Adieux au monde (Poésies d'), 389; 367, 377, 394.
Aéba Kôçon, 435.
Akahito, 86, 90-91, 147.
 Aka-hon, 358.
Akazomé Emon, 123, 225.
 Allemande (Influence), 18, 434, 449.
 Allitération, 346, 393.
 Américaine (Influence), 17, 20, 430, 434.
 Anglaise (Influence), 434; 18, 333, 431, 446, 449.
 Anthologies, voir Recueils.
 Ao-hon, 358.
 Appert (G.), 24.
Araï Hakoucéki, voir *Hakou-céki*.

Archaïque (Période), 9-10, 21-32.

Ariwara no Narihira, voir *Narihira*; — *Youkihira*, 108.

Art japonais (dans ses rapports avec la littérature), voir **Impressionnisme**, **Peinture**, **Musique**, **Danse**, **Calligraphie**, **Estampes**, **Illustrés (Livres)**, **Décoratif (Art)**.

Ashikaga (Shôgouns), 14-15, 268, 276, 302-303; et voir *Mouromatchi*.

Aston (W. G.), 2; 3, 35, 177, 181, 368.

Atsoutada (Sous-secr. d'Etat), 117.

Avenir de la littérature japonaise, 19-20; 431, 435, 446, 449-450.

Ayatsouri-jôrouri, 406.

« *Azouma-Kagami* », 228.

B

« **Bains publics (Le Monde aux)** », voir « *Oukiyo-bouro* ».

Bakinn, 359-365; 358, 378, 435.

Bashô, 383. 384-389; 382, 392, 395, 399.

Bénazet (A.), 407.

« *Benn no Nalshi Nikki* », 245.

Bimyôçai, 435.

Biwa-hôshi, 238; 302.

Bouçon, 397.

Bouddhisme (Influence du), 9-10, 24; 103, 119, 133, 136, 137, 145, 160, 165, 167, 178, 183, 187, 188-190, 202, 210, 213, 221, 226-228, 240, 246-266, 268-272, 275-301, 303-311, 339, 344, 377, 384-389, 392, 394, 399, 404, 429, 446-448.

« *Boun-i-kô* », 342-343.

« *Bounkwa-shourei-shou* », 176.

Bounnya no Açayaçou, 116; —

Yaçouhidé, voir *Yaçouhidé*.

Bousquet (G.), 177.

Brèves poésies, voir *Tannka*.

C

Calembours, voir *Jeux de mots*.

Calendrier, voir *Chronologie*.

Calligraphie, 109, 139, 208, 233; 209, 292, 301, 412, 418, 441.

Capitales, 70; 10, 11, 13, 14, 16, 250, 274, 367, et voir *Nara*, *Kyôto*, *Kamakoura*, *Edo*, *Tô-kyô*.

Caractères chinois, 84, 85, 103, 144, 151, 154, 176, 195, 197, 225, 248, 250, 254, 266, 273, 278, 303, 358, 412, 436, etc., et voir *Ecriture*; — japonais, voir *Kana*.

« Cent poésies par cent poètes », voir « *Hyakouninn-is-shou* ».

Chamberlain (B. H.), 2, 35, 36, 177, 306, 382.

Chambre des Poiriers, 112; 85.

Chants primitifs, 10, 21-23; 52, 57, 69, 73, 74, 121, 140, 141.

Chinois (Livres en) 12, 33, 35, 153, 225, 228, 333.

Chinoise (Influence), 8, 9, 13, 17, 76, 100, 153, 166, 173, 177, 192, 199, 225, 272, 273, 303, 318-341; 24, 77, 99, 125, 139, 142, 151, 154, 156, 159, 203, 204, 207, 216, 228, 244, 257, 260, 268, 270, 279, 280, 283, 285, 292, 295, 326, 345, 347, 377, 386, 390, 399, 406, 449, et voir *Philosophie*.

Chœur (au théâtre), 303-304, 312, 407, 408.

« *Choses anciennes (Livre des)* », voir « *Kojiki* ».

Christianisme (Influence du), 15, 18, 331, 434, 436, 443.

Chroniques, voir *Histoire* (Ouvrages d'); « — du Japon », voir « *Nihonngi* ».

Chronologie, 21-22, 24, 204, 230; 25, 34, 62, 78, 111, 153, 157, 167, 171, 203, 209, 245, 247, 248, 250, 266, 284, 286, 288, 363, 388, etc., et voir *Eres*.

Cinq grands hommes du Manyô (Les), 85.

Civilisation japonaise (Epoques de la), 8, et voir *Histoire*.

Comédie, voir *Farce*, *Comédie de mœurs*.

Comédie de mœurs, 407, 409-411; 17, 412.

Concours de poésie, voir *Poésie*.

Confucianisme (Influence du), 17, 272, 318-341; 106, 139, 246, 344, 347, 377, 404, 422, 425, 428, 432, et voir *Chinoise* (Influence).

Conseillers-légistes, 319; 330, 336.

Contes, 164, et voir *Contes populaires*; « Conte du Cueilleur de bambous », voir « *Ta-*

kétori » ; « Contes d'Icé », voir « *Icé Monogatari* » ; « — du Yamato », voir *Yamato Monogatari* » ; « — d'il y a longtemps », voir « *Konnjakou* ».
Contes populaires, 191, 358, 435; 52-54, 61, 79-81, 170, 173, etc.
Coréenne (Influence), 9, 13, 21-22, 75-76, 141-171.
Critique littéraire, 138-139; 143, 148-149, 344, 345, etc.

D

Dainagon, 101; 191, 205, 292, etc.
 « *Dai-Nihon-shi* », 333.
Daïni no Sammi, 123, 177.
Dannjourô, 446.
Danse, — sacrée, 48, 68, 102, 302, 311, 416; — dramatique, 302-303, 309-311, 312, 316-317, 405; — privée, 291, 298, 436.
Dazai Shountai, 390.
Décoratif (Art), 15, 205-206, 233, 283, 292; 10, 110, 168, 211, 216, 253, 286, 292, 295, 301, 304, 308, 333, 342, 353, 358, 366, 397, 425, 427, etc.
Denngakou, 302.
Dickins (F. V.), 2, 85.
Dieux, voir « *Kofiki* ».
Dix Sages (Les) de l'école de Bashô, 389-393.
Dôinn (Bonze), 132.
Dôshoun, 319.
Drame : lyrique, 302-317; 15, 104, 268, 405, 406; — **historique**, 407, 411-429; 276, 365, 412, 446.

E

« **Ecole des femmes (La Grande)** », voir « *Onna Daigakou* ».
Ecrits intimes, voir Jour-

naux privés, et Impressions (Livres d').

Ecriture, 9, 12, 19, 35, 85, 137; 24, 147, 170, 201, 249, 320, 344, 383-384, 441, et voir Caractères chinois, Kana, Langue, Calligraphie.

Edits impériaux, 33-34; 11, 26, 343.

Edo, 16, 401, 438, 440; et voir Tokougawa (Epoque des).

Education, 9, 10-11, 16, 137, 208, 233, 321, 332, 348, 430-431, 451; 109, 142, 176-177, 195, 248, 319-330, 336, 337, 344-345, 376, 384, 396, 436, 438, 441, etc.

Edwards (E. R.), 7.

« *Eigwa Monogatari* », 225-228; 229.

Eikei (Bonze), 119.

Ekikenn, 319-330.

Empereurs, 9, 11, 13, 14, 17, 33, 69-70, 184, 273, 274, etc.; et voir Mikado, Empereurs poètes.

Empereurs poètes, 84, 142, 147, 206-208, 350, 452; 31-23, 78, 88, 106, 113, 127, 130, 141, 236, 406, 450-451.

« *Ennghishiki* », 24.

« *Enntairéki* », 277.

Enomoto, 438, 439, 446.

Envoi, voir Hannka.

Epigramme japonaise, 382; voir Haïkai.

Eres, 24; 33, 149, 192, 267, 357, 430, etc., et voir Chronologie.

Esopé (Fables d'), 434.

Esotérisme, 192.

Espagnole (Influence), 15, 406.

Essais, voir Impressions (Livres d').

Estampes, 358; 214, 239, 308, 367, 390, etc., et voir Peinture.

Estrade (J.), 367.

Etsoujinn, 389, 393.

Européenne (Influence), 8, 15, 17-18, 383, 430-431, 433, 434, 435, 436, 446, 449; et voir Allemande, Anglaise, Espagnole, Française, Hollandaise, Portugaise, Russe.

F

Farce (La), 311-317; 369, 403, 408.

Femme japonaise (Rôle de la) dans la société, 11-12, 39, 42, 48, 58, 73, 75, 97, 104, 121, 122, 124, 125, 127, 141, 175-177, 185, 186, 195-197, 207, 210, 239, 321-330, 415, 436, 451; — **dans la littérature**, 11-12, 22, 69, 78, 88, 103-104, 114, 116, 121-128, 131, 133-135, 141, 146, 153, 174, 175-190, 195-224, 225, 350, 394-396, 405, 449, 451, 452.

Florenz (K.), 2; 3, 35, 177, 196, 199, 310, 368.

Foudoki, 78-81; 11, 138.

Foujioka (S.), 2, 197.

Foujiwara, 11, 12, 13, 47, 130, 176, 177, 225, 275, 280, 451, etc.; *Foujiwara no Akiçouké*, 112, 131, 132; — *Fouyoutsougou*, 176; — *Iétaka*, voir *Karyou*; — *Kanéçouké*, voir *Kanéçouké*; — *Kinntô*, voir *Kinntô*; — *Kiyôçouké*, 132; — *Korétada*, voir *Kenn-tekou Kô*; — *Maçatsouné*, 136; — *Mitchinobou*, 120; — *Mitchitôshi*, 112; — *Mototoshi*, 129; — *Nobouyoshi*, 349; — *Okikazé*, 111, 126; — *Sadaïé*, voir *Téika*; — *Sadakata*, 114; — *Sadayori*, voir *Sadayori*; — *Sançada*, 131, 283, 403; — *Sanékata*, 120; — *Séigwa*, 319; — *Tadahira*, voir *Téishinn Kô*; — *Tadamitchi*, 130,

136; — *Taménari*, 228; — *Tamétoki*, 176; — *Toshinari*, voir *Shounzei*; — *Toshiyouki*, 110; — *Yoshitaké*, 120; — *Youkinari*, 122, 125.

« *Foukouô Hyakou-wa* », 431-434.

Foukoutchi Ghennitchirô, 446.

Foukouzawa Youkitchi, 430-434.

Française (Influence), 431; 18, 235, 434, 449.

G

« *Ghemmpéi Séiçouiki* », 237-238, 241-244; 267.

Ghenné (Bonze), 268.

« *Ghennji Monogatari* », 175-190, 198-199; 122, 141, 191, 197, 209, 223, 285, 287, 341, 342, 358, 359.

« *Ghennji rustique* », voir « *Inaka Ghennji* ».

Ghidayou, voir *Jôrouri*.

Ghyôçon (Archevêque), 136.

Ghyôki (Bonze), 261.

Giles (H.-A.), 326.

Goblet d'Alviella (Comte), 46.

« *Gocennshou* », 111; 78, 113, 115, 116, 117, 120, 195, 220.

Go-Kyôgokou (Régent de), 135.

Goraï (K.), 431.

« *Goshouishou* », 112; 117, 120-123, 125-129.

Go-Toba (Empereur), 236; 238, 245, 331, 333.

Go-Tokoudaïji (Ministre du), voir *Foujiwara no Sançada*.

« **Grandeur et décadence des Minamoto et des Taïra** », voir « *Ghemmpéi Séiçouiki* ».

« **Grand Miroir (Le)** », voir « *Oh-Kagami* ».

Grecs (Mythes) au Japon, 50, 54, 71; 37, 39-42, 70, 144, etc.

Griffis (W.-E.), 439.

Guerre (Influence de la), 19-20; 13, 14, 15-16, 17, 21, 97, 232, 251, 294, 368, 415, 419, 427, et voir **Guerre (Récits de)**, **Paix (Influence de la)**.
Guerre (Récits de), 237, 267; 13, 14, 228, 245, 275, 354.
 « *Gulliver* », 434.

H

Haga (Y.), 2.
 « *Hagoromo* », 305-311.
Haïboun, 399; 397, 404.
Haïkaï, 381-399; 400, 404, 453.
Haïkou, 382, voir **Haïkaï**.
 « *Hakennadenn* », 360-365, 378.
Hakoucéki, 319, 330-336.
Hakou Kyo-i, 338-339.
Hakou Rakoutenn, 207; 260, 285.
Hannka, 90; 91, 94, 98.
 « *Hannkampou* », 330, 334-336.
Harmonie de la langue, 23.
Harouko (Impératrice), 451, 452; 217.
Haroumitchi no Tsouraki, 107.
 « *Hatchidaï-shou* », voir « *Sann-daïshou* », « *Goshouïshou* », « *Kinnyôshou* », « *Shikwa-shou* », « *Sennzaïshou* », « *Shinn-Kokinshou* ».
Hatchimonajiya, 351.
Hayashi Razan, 319.
Héïan (Epoque de), 11-13, 100-231; 19, 232, 358, 382.
 « *Héïji Monogatari* », 237; 267.
 « *Héïké Monogatari* », 237-241; 267, 446.
Hennjô (Evêque), 101, 148; 111, 310.
 « *Hinnjô Hyakou-wa* », 431.
Hiragana, 12, 137; 153, 358, et voir **Kana**.
Hirata, 341, 348-350.
Histoire japonaise (Pério-

des de l'), 8-9; et voir **Archaïque (Période)**, **Nara**, **Héïan**, **Kamakoura**, **Nammbokoutchô**, **Mouromatchi**, **Tokougawa**, **Méiji**.

Histoire (Ouvrages d'), 34-36, 77-78, 164, 330-331, 333, 341, 344, 348, 430, 435; 11, 21, 24, 179, 199, etc., et voir **Chinois (Livres en)**, **Historiques (Récits)**.

Histoire philosophique, 267, 272.

Historiques (Récits), 164, 225-226, 228, 237, 238, 241, 267-268, 272, 333, 354; 13, 14, etc., et voir **Guerre (Récits de)**.

Hitomaro, 85, 87-90, 147, 151.

Hitoshi (Conseiller), 116.

« *Hizakourighé* », 367-376; 365, 378.

Ho-déri (Danse de), 68, 302.

« *Hôghenn Monogatari* », 237; 267.

Hôjô (Régents), 13-14; 333.

« *Hôjôki* », 245-266; 13, 107, 275, 288.

Hokkou, 382; 390, 400, 453, et voir **Haïkaï**.

Hokouçai, 358, 360, 367.

Hokoushi, 389, 393.

Hollandaise (Influence), 383, 434, 441.

Homériques (Epithètes), voir **Makoura-kotoba**.

Horikawa (Dame d'honneur), 131.

Hôshôji (Bonze du), voir *Foujiwara no Tadamitchi*.

« *Hototoghiçou* », 436-445.

Hôzenn (Bonze), 289.

« **Huit Chiens (Histoire des)** », voir « *Hakennadenn* ».

« **Huit règnes (Recueil des)** », voir « *Hatchidaï-shou* ».

Humoristes, 365-380, 382 et

suiv., 399, 400-405, 434, 435.
 « Hutte de dix pieds (Livre d'une) », voir « Hôjôki ».
 « Hyakouninn-issou », 233, 234 et la note 2; 101, 112-113, 199, 310, 401, 403.
 Hymne national, 143.

I

Ic (dame d'honneur), 114, 124.
 « *Ic Monogatari* », 164, 169-172; 102, 191.
Ic no Ohçouké, 124.
Iéaçou, 16, 20, 384, 414.
Ikkou, 365-376; 358, 377, 378, 435.
 Illustrés (Livres), 358.
 « *Ima-Kagami* », 228.
Imayô-outa, 136-137.
Impou mon-inn no Tayou, 134.
 Impersonnalité, 84.
 Impressionnisme (dans l'art et dans la littérature), 6, 82, 83, 105, 304, 382, 449-450, et voir Impressions (Livres d').
 Impressions (Livres d'), 195; 12, 13, 15, 152, 194-224, 246-266, 275-301, 435.
 Imprimerie, 16.
 « *Inaka-Ghennji* », 358-359; 180, 378.
 Indienne (Influence), 166, 173, 187, 191, 258, 269, 276, 363, etc., et voir Bouddhisme.
 Influences étrangères : voir Chinoise, Coréenne, Indienne; Américaine, Européenne.
 Ino-oué (Marquis), 333, 446, 450.
Ino-oué Tetsoujirô, 449.
 Introduction (en poésie), 83.
Iroha, 137.
Ishikawa Gabô, 400, 402.
Ishikawa (T.), 278.

Issa, 398-399.
Itagaki (Comte), 431.
 « *Itchidaï-Onna* », 351-353.
Itchijô (Empereur), 12, 179, 195, 205-208, 224, 225.
Itô (Prince), 235, 333, 446, 450.
 « *Izayoi Nikki* », 245.
Izemmbô, 393.
Izoumi Shikibou, 122, 124, 152.
 « *Izoumi Shikibou Nikki* », 152.
 « *Izoumo Foudoki* », 79-81; 83.

J

Jakourenn (Bonze), 133.
 Japon, 273; et voir Yamato.
 Jaunes (Couvertures), 358; 365.
 Jeu de cartes littéraire, 233-234.
 Jeux de mots (dans la poésie), 83, 171; — auditifs, voir Makoura-kotoba, Jo, Kannyôghenn; — visuels, 103, 144, etc.
 Jeux poétiques, 382; 199, 207, etc.
Jidaï-mono, 407, voir Drame historique.
Jienn (Archevêque), 136.
Jimmou (Empereur), 9, 21-22, 69-70, 272, 274-275, 342.
 « *Jinnô-Shôtôki* », 272-275.
Jishô et Kicéki, 351.
Jitô (Impératrice), 33, 34, 87, 88.
Jitsourokou-mono, 354; voir Roman historique.
 Jo (préfaces), 139.
 Jo (en poésie), 83.
Jocenn, 394.
Jôçô, 389, 392.
Jôrouri, 406, 408; 326.
 « *Jôrouri Jounidan-zôshi* », 406.
Jountokou (Empereur), 236, 280.
 « *Journal de Toça* » voir « *Toça Nikki* ».
 Journaux privés, 122, 152, 153-163, 177, 194, 245; 12, 186, 197, 345.

Jugements d'Ôoka », voir
Ôoka Séidan ».

K

Kabouki, 405, 445; ancien —,
405-406, 408; nouveau —, 407,
412-429, 446-448.

Kada no Azouma-marô, 341,
342.

Kaéshi-outa, voir *Hannka*.

« *Kaghérô Nikki* », 152.

Kagoura, 48, 302, 311; et voir
Danse.

Kaibara Ekikenn, voir *Ekikenn*.

Kakinomoto no Hitomaro, voir
Hitomaro.

Kamakoura, 13; voir *Kamakoura*
(Période de).

Kamakoura (Ministre de), 232-
233.

Kamakoura (Période de),
13-14, 232-266; 19, 113, 228,
275, 349.

Kami no kou, 83; 234, 382, 390,
403.

Kamo Maboutchi, voir *Mabou-
tchi*.

Kamotchi Maçazoumi, 85.

Kamo Tchômei, voir *Tchômei*.

Kana, 12, 19, 137; 147, 153, 170,
201, 320, 358, 398.

Kanéçouké (Sous-secr. d'Etat),
115, 164, 176.

Kanngakousha, 318-341;
377, 381, 389, 390.

Karyou, 235, 286.

Ka-shou, 233; 259, 276.

Katakana, 12, 137, et voir *Kana*.

Katô Hiroyouki, 431.

Katsou (Comte), 439.

Katsoubé Magao, 400, 402-403.

Kawagoutchi (Baron), 453.

Kawara (Ministre de), voir *Mi-
namoto no Tôrou*.

Kéitchou, 341.

Kennkô, 275-301; 246.

Kenntokou Kô, 118.

Kennyôghenn, 83, 304.

Kibi no Mabi, 137.

Ki-byôshi, 358; 365.

Kicenn (Bonze), 103, 148.

Kii (Dame d'honneur), 128.

Kikakou, 389-390; 387.

Kimi ga yo, 143.

Kinntô, 112, 122, 292; 126, 339.

Kinntouné, 235.

« *Kinnyôshou* », 112; 124, 126,
128-130.

Ki no Tokiboumi, 112; — *To-
monori*, voir *Tomonori*; —

Tsourayouki, voir *Tsou-
rayouki*.

Kitabataké Tchikafouça, 272-
275.

Kitamoura Kighinn, 341; 200.

Kiyowara, 195; — *no Foukaya-
bou*, 106, 195; — *Motoçouké*,
112, 117, 195.

Kôbô Daïshi, 137.

« *Kojiki* », 6, 11, 34-78, 344; 21-
23, 27-31, 79, 80, 87, 88, 97,
120, 121, 124, 128, 131, 134,
138, 140, 235, 252, 273-274, 284,
302, 342, 343, 422, 450, 452.

« *Kojikidenn* », 444; 35, 36, 348.

Kojima (Bonze), 268.

« *Kokinshou* », 100-111; 11, 84,
117, 138, 146, 148-151, 207, 208,
220, 232, 286, 350.

« *Kokinshou (Préface du)* »,
voir *Préface*.

« *Kokin-waka-shou* », 150;
voir « *Kokinshou* ».

Kôkô (Empereur), 106.

« *Kokon Hyakou Baka* », 377.

« *Kokoucennya Kassenn* », 407.

Komagakou, 311.

Komatchi (Poétesse), 103, 104,
149, 235.

« *Konnjakou Monogatari* », 191-
194.

Korétchika (Mère de), 121.

« *Koshidenn* », 348.

Koshikibou (Dame d'honneur), 124.

Kouçari, 305.

Kouça-zôshi, 354, 357, 358; voir Roman romanesque.

Kouninobou, 262.

Kouro-hon, 358.

Kouronoushi, 104, 149.

« *Kouro-shio* », 435.

Kôyô, 435.

Kwoka mon-inn no Bettô, 133.

Kyakouhon, 407.

Kyôboun, 404-405.

Kyôdenn, 360; 358.

Kyôghenn, voir Farce.

Kyôka, 400-403; 371, 376, 404.

Kyôkou, 400; 403, 404.

Kyorai, 389, 391.

Kyorokou, 389, 391.

Kyôto, 11, 14, 70; 179, 348, 369, etc., et voir Héian (Époque de).

Kyouçô, 319, 336-341; 276, 277.

« *Kyoujiki* », 35.

L

La Mazelière (Marquis de), 318.

Lange (R.), 2.

Langue, 2, 4, 12, 19, 22, 25, 35, 82, 137, 138, 191, 201, 225, 304, 342, 344, 435, 449; 23, 36, 37, 48, 73, 159, 173, 237, 250, 274, 308, 330, 341, 359, 368, 398, 399, 445, et voir Ecriture.

Lloyd (A.), 178.

Longs poèmes, voir Naga-outa.

Lowel (Percival), 75, 84.

Lyrique (Poésie), voir Poésie.

M

Maboutchi, 341-343; 344, 348.

Maçafouça, 129.

« *Maçou-Kagami* », 228, 267.

Magie, 25, 46-48, 269; 28-31, 56, 63, 65, 67, 74, 75, 76, 161,

183, 202, 211, 282, 288, 297, 326, 361, 363, 417, etc.

Makoura-kotoba, 83; 140, 151, 304, 310, etc.

« *Makoura no Sôshi* », 194-224; 246, 275, 287; 341.

Mannsei, 260.

Manyô no go-taïka, 85.

« *Manyôshou* », 84-99; 11, 100-101, 104, 141, 147-148, 149, 173, 220, 251, 341, 342, 346, 349.

« *Manyôshou Koghi* », 85.

Marie (D^r A.), 58.

Marionnettes (Théâtre de), 406; 407, 408.

Masques, 304, 312.

« *Matsoushima no Nikki* », 345.

Méiji (Ère de), 17-20, 24, 430-453; 74, 84, 109, 143, 172, 184, 189, 200, 204, 217, 234, 235, 239, 280, 305, 319, 333, 342, 348, 377, 386, 407, 414.

Mélancolie des choses, voir *Mono no aware*.

Mémoires, 187, 195, 331, etc.; voir *Ecrits intimes*.

Mibou no Tadami, 117; — *Tadaminé*, voir *Tadaminé*.

Mijika-outa, voir *Tannka*.

Mikado, 25.

Mikami (S.), 4.

Mi-koto-nori, voir *Edits*.

Minamoto, 12-13, 135, 232, 237-238, 241, 267, 273, 333, etc.; *Minamoto no Kanémaçà*, 130; — *Mounéyouki*, 107; — *Sanétomo*, voir *Sanétomo*; — *Shighéyouki*, 119; — *Shitagô*, 85, 112; — *Souéhiro*, 266; — *Takakouni*, 191; — *Tchikafouça*, voir *Kitabataké Tchikafouça*; — *Tôrou*, 110; — *Toshikata*, 122, 191; — *Toshiyori*, 112, 129, 133; — *Tsounénobou*, 122, 128, 129, 260; — *Yoritomo*, voir *Yoritomo*.

- Mitchimaça**, 125.
Mitchitsouna (*Mère de*), 121.
Mitford (A.-B.), 217.
Mito (Prince de), 333.
Mitsou-Jo (Poétesse), 395.
Mitsou-Kagami, 228.
Mitsouné, 100, 105, 149, 150.
 « **Mizou-Kagami** », 228.
Monogatari, 164; et voir Contes, Roman, Historiques (Récits).
Mono no awaré, 156; 200, 281, 282, 286, 296, etc.
Morale, 11, 17, 25, 180, 246, 318, 351, 431, etc.; — shintoïste, 25, 28-29, 76, 347, etc.; — bouddhique, 210, 246, 278, 303, 385, etc.; — confucianiste, 17, 106, 318-321, 326, 336, 341, 404, 415, 431, 434, etc.; et voir Shinntoïsme (Influence du), Bouddhisme (—), Confucianisme (—).
Moritaké, 383.
Motoori, 341, 344-347; 35, 36, 178, 342, 348, 349.
Motoyoshi (Prince), 114.
Mots à deux fins, voir *Kennyôghenn*.
Mots-oreillers, voir *Makourakotoba*.
Mouraçaki Shikibou, 175-190, 196-197, 198-199; 122, 285.
 « **Mouraçaki Shikibou Nikki** », 152, 177; 186, 197.
Mourô Kyouçô, voir *Kyouçô*.
Mouromatchi (Période de), 14, 15, 267, 302-317; 19, 232, 358.
Moutson (Comte), 333.
Moutsou-Hito (Empereur), 450-451; 273, 414, 439, 446, 452.
Musique, 21, 75, 113, 156, 184, 192-194, 206, 208, 239, 245, 258, 260, 279, 285, 304, 309, 326, 353, etc.; chant, 21, 73, 76, 139, 154, 156, 158, 206, 292, 299, 342, 372, 416, etc., et voir Chœur; instruments: harpe, 56, 75, 184, 208, 258, 260, 263, 443; luth, 192-194, 238, 258, 260; guitare, 406; flûte, 192, 263, 304; et voir Orchestre.
 « **Myriade de feuilles** (Recueil d'une) », voir « *Manyôshou* ».
Mythologie, voir « *Kojiki* ».
 — **Mythes explicatifs**: des phénomènes physiques, 50, 69, organiques, 61, humains, 41, 61-62; — des origines du monde, 36-43, 79-81; de l'histoire, 27, 58-60, 69-76, 87-88, 273, 275; des coutumes, 39, 40, 45, 46-49, 60, 68; des noms de personnages, 63, 69, 72, de lieux, 74, 79, 81. **Mythes héroïques et romanesques**, 38, 39-42, 50-52, 52-56, 63-69, 71-75.

N

- Nagaoka** (H.), 331.
Naga-outa, 82, 84, 87-94, 96-99; 86, 90, 100, 381, 449.
Nagon, 101.
Nakaé Tchôminn, 431.
Nammbokoutchô (Période de), 14, 267-301; 19, 228, 232, 302, 349.
Naniwazou, 141; 207.
Nara, 10, 70, 250; 102, 109, 270, 303, etc., et voir *Nara* (Siècle de).
Nara (Siècle de), 10-11, 33-99; 19, 124, 147, 255.
Narihira, 102; 108, 148, 169, 286, 401.
Nashitsoubono Goninn, 112; 85.
Nature (Sentiment de la), 5, 10, 20, 24, 156, 320-321; 73, 91, 104, 105, 126, 128, 139, 141, 144-146, 150, 184, 198, 200, 220, 259-262, 263, 264, 271, 285-288, 303, 306, 383, 385, 388,

- 389, 391, 392, 393, 394, 395, 398, 399, etc.
 « *Nihonngi* », 21-22, 35, 78; 24, 30, 33, 44, 45, 48, 50, 52, 58, 63, 66, 67, 68, 69, 71, 74, 75, 77, 177, 195, 302.
 « *Nihon-gwai-shi* », 333.
 « *Nijouitchidaï-shou* », 232; voir « *Hatchidaï-shou* », « *Shinn-tchokoucennshou* », « *Zokoushouishou* », « *Shinn-Sennzaishou* ».
Nikki, 152, 194; voir *Journaux privés*.
Ninnjôbon, 351.
Ninntokou (Empereur), 77, 141; 252, 274, 450.
Nô, voir *Drame lyrique*.
Nôinn (Bonze), 127.
Noirs (Livres), 358.
Noms, 69, 101, 176, 177, 186, 195, 241, 244, 245, 266, 270, 274, 275, 278, 336, 349, 385, 404, 436; 44, 52, 59, 63, 69, 85, 102, 109, 112, 114, 115, 118, 122, 123, 124, 126, 127, 130, 132, 133, etc.
Norito, 24; voir *Rituels*.
- O**
- Oé no Maçafouça**, 129; — *Tchiçato*, 107.
Oghyou Soraï, 341, 389.
Ohçaka, 97; 113, 114, 134, 161, 166, 173, 250, 351, 365, 385, 397, 406, 419.
 « *Oh-Kagami* », 225, 228-231.
Ohkouma (Comte), 430, 450.
Ohnakatomi no Yoshinobou, 112, 119.
 « *Oho-harahi* », voir « *Purification (Rituel de la Grande)* ».
Ohtomo no Kouronoushi, voir *Kouronoushi*; — *Tabibito*, voir *Tabibito*; — *Yakamotochi*, voir *Yakamotochi*.
Okouni, 405.
Okoura, 86, 91-94, 221.
 « *Omoïdé no Ki* », 435.
Onitsoura, 395.
 « *Onna Daigakou* », 321-330; 436, 438, 442.
Onomatopées, 31, 174; 38, 55, 98, 123, 212, 214, 239, 243, 261, 316, 369-372, 440, 444.
Ono no Komatchi, voir *Komatchi*; — *Takamoura*, 109; — *Tôfou*, 292.
 « *Ôoka Séidan* », 354-357; 334.
Orchestre (au théâtre), 304, 406-407.
 « *Oreiller (Notes de l')* », voir « *Makoura no Sôshi* ».
 « *Ori-takou-shiba no Ki* », 331-332.
Oshikôtchi no Mitsouné, voir *Mitsouné*.
Otehiâi (N.), 4.
 « *Otchikoubo Monogatari* », 164.
Otsouyou, 394.
Ouji Daïnagon, 191.
 « *Ouji Shouï Monogatari* », 191.
 « *Oukiyo-bouro* », 377-380.
 « *Oukiyo-doko* », 377.
Oukon (Dame d'honneur), 116.
Oumé (K.), 319.
Outa, 21, 139, 342; 136, 326, 382, 400, etc.
Outa-awacé, 382; voir *Poésie (Concours de)*.
Outaï, 304.
Outamaro, 358.
Outa no hijiri, 85, 147.
 « *Outsoubo Monogatari* », 164, 181.
Ouzoumé (Danse d'), 48, 302.
- P**
- « *Paix (Histoire de la Grande)* », voir « *Taiheiki* ».
Paix (Influence de la), 19-20; 11, 15, 16, 97, 98, 341, 385,

- 386, 391, 400, 450, 451, 453, et voir Guerre (Influence de la).
Pantomime, voir Danse.
Parker (E.-H.), 192.
Parodies, 400-403.
Peinture, 11, 82, 181, 358, etc., et voir Impressionnisme; **sujets**, 36, 73, 102, 104, 107, 126, 139, 150, 165, 178, 192, 205, 207, 308, 337-338, 401, etc., et voir Estampes; **artistes**, 358, 360, 366, 367, 377, 391, 397, etc.
Personnification, 151.
Philosophie (Influence de la) : — chinoise, voir Confucianisme, Taoïsme; — européenne, 430-434.
Phonétique, voir Kana et Transcription.
Pivots (Mots), voir Kennyôghenn.
Plagiat, 310.
Poésie, 82-84; 10, 11, 15, 17, 138-147, 220, 292, 302, 342, 349, 406, 449, etc., et voir Versification; **poésie lyrique**, 21, 82, 85, 100, 111, 232, 270, 276, 302, 381, 449, et voir Recueils de poésies, **Drame lyrique**; — **dramatique**, voir **Drame lyrique**, **Jôrouri**; — **légère**, 381-405, 453; — **comique**, 400, voir **Kyôka** et **Kyôkou**; — **populaire**, 136-137, 158, 372, 416 — **épique**, 82, 238, 268, 360 — **didactique**, 82, 137, 221; **poésies dans la prose**, voir **Prose**; **bureau de la poésie**, 112, 245; **concours de poésie**, 11, 101, 104, 124, 142-143, 382, 449, 452; **échanges de poésies**, 11, 57, 69, 154, 156, 168, 186, 190, 211, 382, 390, etc.
 « **Poésies anciennes et modernes** », voir « *Kokinshô* ».
Portugaise (Influence), 15, 434.
Préfaces, 139; 35, 138, 191, 228, etc.
 « *Préface du Kokinshô* », 138-151; 6, 81, 100, 402.
Presse, 430; 18, 431.
Prose, 11, 12, 19, 24, 32, 35, 79, 138, 177, 191, 198, 199, 225, 319, 342, 344, 347, 381, 406, 430, 435, etc.; **prose poétique**, 24, 79, 138-151, 238, 268, 270, 360, 408, etc.; **poésies dans la prose**, 82, 152-163, 167-169, 170-172, 174, 181, 183, 190, 191, 199, 226, 268, 270-271, 371, 376, etc.; **prose légère**, voir **Haïboun**; — **folle**, voir **Kyôboun**.
Proverbes, 66, 253, 262, 314, 375, 383, 386, 398, 399, 400, 411, 420, etc.
Pseudonymes, voir **Noms**.
 « **Purification (Rituel de la Grande)** », 25-32; 76, 235, 287.
- Q**
- Quarante-sept rônin (Les)**, voir « *Tchoushinngoura* ».
Quatre grands ouvrages merveilleux (Les), 378.
Quatre Miroirs (Les), 228.
Quatre rois célestes (Les), 276.
Quatre sous-secrétaires d'Etat (Les), 122; 125, 128, 191.
- R**
- Rai San-yo**, 333.
 « *Rakkoun* », 320-321.
Rannetsou, 389, 390-391.
Rannkô, 398.
 « **Récit de splendeur** », voir « *Eigwa Monogatari* ».
Récits historiques, voir **Histoires (Récits)**.
Recueils de poésies, — **collectifs**, 84 : **officiels**, 11, 81,

- 100, 111-113, 149-151, 232, 302, 350, et voir « *Manyôshou* », « *Nijouitchidai-shou* » ; privés, 233 ; — de famille ou individuels, 233, 259, 276.
Redesdale (Lord), 217.
Religions (Influence des), voir Shinntoïsme, Bouddhisme, Christianisme.
Rennga, 382 ; 390.
Révolution (de 1867), 17, 348, 438, 445.
Reyon (M.), 25, 36, 332, 367, 386, 431.
Rituels du Shinntô, 24-32 ; 10, 33, 342, et voir « *Parification* (Rituel de la Grande) ». « *Robe de plumes* (La) », voir « *Hagoromo* ».
Rô-ei, 292 ; 339.
Rohan, 435.
Rokkacenn, 101-104, 148-149 ; 108, 111, 116.
Roman, 12, 17, 164, 175, 225-226, 350, 381, 430, 434-435 ; — de cour, 175-190, 191, 198 ; — de mœurs, 351-353 ; — historique, 351, 354-357, et voir **Historiques** (Récits) ; — romanesque, 351, 357-359 ; — épique, 351, 359-365 ; — comique, 351, 365-380, 404, 435 ; — réaliste, 435 ; — à thèse, 435-445.
 « **Roman de Ghennji** », voir « *Ghennji Monogatari* ».
Rouges (Livres), 358.
Russe (Influence), 435.
Ryôta, 398.
Ryoubai, 395.
Ryôzenn (Bonze), 128.
- S**
- Sadayori** (Sous-secr. d'Etat), 124, 126.
Sagami (Poétesse), 126.
Sages de la Poésie, 85, 147.
Saighyô (Bonze), 133, 284.
Saigô, 444.
Saikakou, 351-353, 435.
Saionnji (Marquis), 235, 431.
Sakano-oué no Korénori, 108 ; — *Motchiki*, 112.
Samma, 365, 376-380.
Sampou, 393.
Sanétomo, 232-233 ; 236, 245.
San-Kyô, voir Mitsou-Kagami.
San-Shi, voir Yama-Kaki.
 « *Sanndaishou* », 112 ; voir « *Kokinshou* », « *Gocennshou* », « *Shouishou* ».
 « *Sanninn-gatawa* », 312-317.
Sannjô (Empereur), 127, 225.
Sannjou-rokkacenn, 112.
Sanouki (Dame d'honneur), 135.
 « *Sarashina Nikki* », 152.
Sarougakou, 303.
Saroumarou Dayou, 106, 107, 132, 261.
Satow (Sir Ernest), 2.
Sazanami, 435.
Sédôka, 84 ; 221.
Sei Shônagon, 195-224 ; 117, 125, 152, 186, 203, 207, 246, 279, 345, 435.
 « *Séiyô Jijô* », 431.
 « *Séiyô Kibon* », 331.
Sémitmarou, 113, 192-194, 261.
Semmyô, voir Edits impériaux.
 « *Sennzaishou* », 112 ; 126, 127, 129, 131-136.
Sensibilité japonaise, 20, 97, 156 ; 74, 94, 98, 107, 170-172, 194, 243, 429, etc., et voir **Mono no aware**, **Nature** (Sentiment de la).
Séwa-mono, 407, voir **Comédie de mœurs**.
Sharébon, 351.
Shibai, 406 ; 326, 394.
Shidaikisho, 378.
Shighéno (A.), 413.

« *Shijouhatchi Koucé* », 377.
Shikô, 389, 392.
 « *Shikwashou* », 112; 119-120, 124, 130, 131.
Shi-Kyô, voir *Yotsou-Kagami*.
Shimo no kou, 83; 234, 382, 390, 403.
Shi-nagon, 122; 101, 125, 128, 191.
 « *Shinn-Kokinshou* », 112, 232; 99, 114-115, 119, 121, 122, 131-136, 233, 245, 286.
 « *Shinn-Sennzaishou* », 349.
 « *Shinntaishi-shô* », 449.
 « *Shinn-tchokoucennshou* », 233; 206, 266.
Shinntoïsme (Influence du), 10, 17, 24, 36, 48; 24-81, 87-89, 109, 140, 143, 159, 160, 161, 184, 206, 227, 235, 240, 245, 261, 270, 272-275, 302-303, 326, 334, 341-350, 417, 451, 452.
Shita-térou-himé, 140.
Shi-Tennô, 276.
Shôgouns, 13-17; et voir *Minamoto*, *Hôjô* (Régents), *Ashikaga*, *Tokougawa*.
Shôka, 384.
Shokouçannjinn, 400, 401-402.
 « *Shokou-Nihonngi* », 33.
Shokoushi (Princesse), 134.
Shônagon, 101; 189, 195, etc.
 « *Shouïshou* », 112; 87, 114-117, 121-122, 125.
Shounçouï, 351.
 « *Shoundaï Zatsouwa* », 337-341.
Shounyé (Bonze), 132.
Shounzei, 112, 132, 136, 243, 244.
Shoushiki (Poétesse), 394.
 Six génies (Les), voir *Rokkacenn*.
 Six sages de la poésie *haïka* (Les), 383, 384-389.
Socci (Bonze), 111.
Sôïnn, 383.
Sôkan, 382-383.
Soné no Yoshitada, 118-119.

Sono-Jo (Poétesse), 394; 385.
Sôra, 389, 392, 393.
Sorori, 400-401.
Sôshi, 152, 194; et voir *Impressions* (Livres d').
Souça-no-wo, 140-141; 42-52, 54-56, 184.
Sougawara no Mitchizané, 109, 152, 347, 412.
 « *Soughégaça Nikki* », 346-347.
 « *Soumiyoshi Monogatari* », 164.
Sourouga-maï, 310.
Soutokou (Empereur), 130; 134, 254.
Souwo (Dame d'honneur), 127.
Souzouki, 4.
 Syllabaires, voir *Kana*.
 Symbolisme, 176.

T

Tabibito, 86, 94-96.
Tadaminé, 100, 105-106, 149, 150; 117.
 « *Taihéiki* », 267-272; 276, 277.
 « *Taihô-ryô* », 33.
Taira, 12, 127, 237, 238, 239, 241, 250, 267, 274, 446; — *no Kanémori*, 117.
 « *Taira* (Histoire des) », voir *Héiké Monogatari*.
Takatsou (S.), 4.
Takayama Rinnjirô, 446.
Takéda Izoumo, 406, 407, 408, 411-429; 276.
 « *Takétori Monogatari* », 164-169; 191.
 « *Takigoutchi Nyoudô* », 446-448.
 « *Tama-gatsouma* », 345-346.
Tamaï, 302.
Tammba no Tsounénaga, 349.
Tanéhiko, 357-359, 378; 180.
Tannka, 82-83, 140-141; 84, 86, 87, 90, 100, 302, 381, 382, 400, 449, etc.
Taoïsme (Influence du), 277; 275, 285, 295, 338, 339.

- Tatchibana no Nagayaçou*, voir *Nôinn*.
Tchighetsou-ni (Poétesse), 394.
Tchikamatsou Monzaemon, 406, 411; 276, 394, 414.
Tchiyo (Poétesse), 395-396.
Tchôka, voir *Naga-outa*.
Tchômei, 245-266; 275, 278, 288, 360.
Tchounagon, 101; 226, 238, 281, 355, etc.
 « *Tchoushinngoura* », 412-429; 276, 336, 390, 446.
Téika, 233, 235; 112, 236, 319.
Téishinn Kô, 115, 228.
Téishitsou, 383.
Téitokou, 383.
Tenntchi (Empereur), 78; 251, 275.
 « *Térakoya* », 412.
Théâtre, 302-317, 381, 405-429, 430, 445-448; et voir *Drame lyrique*, *Kabouki*, *Jôrouri*, *Drame historique*, *Comédie de mœurs*, *Danse*, *Chœur*, *Orchestre*, *Acteurs*.
 « *Toça Nikki* », 152-163.
Tôgakou, 311.
Tokougawa, 16-17; 330, 337, 338, 348, 355, 369, 438, 439; et voir *Tokougawa* (Epoque des), *Edo*, *Iéyaçou*.
Tokougawa (Epoque des), 15-17, 318-429; 254, 303, 446, etc.
 « *Tokoushi Yoron* », 330, 333-334.
Tokoutoumi Rokwa, 435-445.
Tôkyô, 70; 172, 239, 440, etc., et voir *Méiji* (Ère de).
Tomii (M.), 319.
Tomonori, 100, 105, 149, 150.
Tonéri (Prince), 35, 195.
Topographies, voir *Foudoki*.
 « *Torikaébaya Monogatari* », 164.
Tou Fou, 386.
Toyama Maçakazou, 449.
Toyokouni, 377.
Transcription (française du japonais), 6-7; 225.
Trente-six génies (Les), 112.
 « *Trésor des vassaux fidèles* », voir « *Tchoushinngoura* ».
Troisième Avenue (Ministre de la), 114.
Trois Miroirs (Les), 228.
Tsoubo-outchi Youzô, 435.
Tsourayouki, 100, 104, 138-151, 152-163; 101, 103, 149, 402.
 « *Tsouré-zouré-gouça* », 275-301; 15, 246.
 « *Tsoutsoumi Tchounagon Monogatari* », 164.
- V
- « *Variétés des moments d'ennui* », voir « *Tsouré-zouré-gouça* ».
Versification, 82-83; 84, 90, 136, 221, 238, 270, 305, 382, 449, 451, 453, et voir *Naga-outa*, *Tannka*, *Sédôka*, *Imayô-outa*, *Kouçari*, *Hokkou*.
Verts (Livres), 358.
 « *Vingt et un règnes* (Recueil des) », voir « *Nijouitchidai-shou* ».
- W
- « *Waçôbyôé* », 434.
Wagakousha, 318, 341-350; 85, 200, 381.
 « *Wakan-Rôei-Shou* », 292; 339.
Wani, 141.
 « *Wa Ronngo* », 326.
- Y
- Yaçouhidé*, 102, 148; 116.
Yaçoumaro (Fouto no), 35.
Yaha, 389, 392.
Yakamotchi, 86, 96-99.

- Yamabé no Akahito*, voir *Aka-hito*.
Yamaçaki (N.), 434.
Yama-Kaki (ou *San-Shi*), 86.
Yamanoé no Okoura, voir *Okoura*.
Yamato, 70, 76, 273; 9, 10, 23, 27, 71-72, 173, 274, 347, etc.
 « *Yamato Monogatari* », 164, 173-175; 191.
Yatabé Ryôkitchi, 449.
Yédo, voir *Edo*.
 « *Yokobouyé no Sôshi* », 446.
Yokoï Yayou, 397, 399; 405.
Yôkyokou, 304.
Yomi-hon, 354, 359; voir *Roman épique*.
Yoritomo, 13, 135, 232, 333.
Yoshiminé no Hironobou, voir *Socci*.
Yoshimouné no Mounécada, voir *Hennjô*.
Yotsou-Kagami, 228.
 « *Youghiri* », 408-411.
Yôzei (Empereur), 113, 114.

Z

- « *Zokoushouïshou* », 349.
Zouïhitsou, 194-195; 198, 223-224, 275, 278, 287, et voir *Sôshi*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I. Méthode suivie dans cet ouvrage	2
II. Coup d'œil sur l'histoire de la civilisation japonaise, dans ses rapports avec l'évolution littéraire....	8

I. — PÉRIODE ARCHAÏQUE

(Des origines au début du VIII^e siècle.)

I. LA POÉSIE.....	21
CHANTS PRIMITIFS	21
Exemples des plus anciennes <i>outa</i>	22
II. LA PROSE.....	24
LES NORITO (Rituels du Shinntô).....	24
« RITUEL DE LA GRANDE PURIFICATION ».....	25

II. — SIÈCLE DE NARA

(710-784.)

I. LA PROSE.....	33
A. LES SEMMYÔ (Édits impériaux).....	33
Edit pour l'avènement de l'empereur Mom- mou	33
B. LE « KOJIKI » (« Livre des choses anciennes »).....	34
Livre I ^{er} , récits fondamentaux de la mytholo- gie japonaise : la naissance du monde; Iza- naghi et Izanami; Izanaghi aux Enfers; in- vestiture des trois grandes divinités de la nature; — la déesse du Soleil et le Mâle im- pétueux; mythe de l'éclipse; le monstre de Koshi; — légende d'Oh-kouni-noushi; le lièvre blanc d'Inaba; visite au Pays inté- rieur; abdication d'Oh-kouni-noushi; — des- cente du Fils des dieux; la malédiction du dieu des Montagnes; Ho-déri et Ho-wori le palais du dieu de l'Océan; le premier em-	

472 ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE JAPONAISE

pereur. — Extraits du livre II (légende de Yamato-daké, mort de Tchouaï, conquête de la Corée) et du livre III (bonté de Ninnto-kou).....	36
C. LES FOUДОKI (Descriptions de pays).....	78
« IZOUMO FOUДОKI » : le Tirage du pays.....	79
II. LA POÉSIE	82
LE « MANYÔSHOU » (« Recueil d'une myriade de feuilles »)	84
Poèmes des « Cinq grands hommes du <i>Manyô</i> » : Hitomaro, Élégie sur le prince Hinami. — Akahito, Devant le mont Fouji. — Okoura, La misère. — Tabibito, Eloge du saké. — Yakamotchi, Lamentations d'un guerrier envoyé à la frontière	85

III. — ÉPOQUE DE HÉIAN

(794-1186.)

I. LA POÉSIE	100
A. LE « KOKINNSHOU » (« Poésies anciennes et modernes »)	100
Poésies des <i>Rokkacenn</i> (les « Six génies » du ix ^e siècle) : Henjô, Narihira, Yaçouhidé, Kicenn, Ono no Komatchi, Kouronoushi. — Poésies de Tsourayouki et de ses collaborateurs. — Poésies d'auteurs divers	101
B. AUTRES ANTHOLOGIES	111
Poésies variées (d'empereurs, de hauts dignitaires, de dames d'honneur, de bonzes, etc.).	113
C. LA POÉSIE POPULAIRE (<i>Imayô-outa</i>).....	136
<i>L'iroha</i>	137
II. LA PROSE	138
A. LA CRITIQUE LITTÉRAIRE	138
PRÉFACE DU « KOKINNSHOU ».....	139
B. LES NIKKI (Journaux privés).....	152
LE « TOÇA NIKKI » (« Journal de Toça »), de Tsourayouki	153
C. LES MONOGATARI (Récits).....	164
a. LES ANCIENS CONTES	164
« TAKÉTORI MONOGATARI » (« Conte du Cueilleur de bambous »). — La branche de joyaux du mont Hôraï.....	165
« ICÉ MONOGATARI » (« Contes d'Icé »). — Voyage dans l'Est.....	169

• YAMATO MONOGATARI » (« Contes du Yamato »).	
— Le tombeau de la jeune fille d'Ounai.....	173
<i>b. LE ROMAN DE COUR</i>	175
LE « GHENNI MONOGATARI » (« Roman de Ghenni »), de Mouraçaki Shikibou. — Kiri-tsoubo. Mort de Kiri-tsoubo. La conversation d'une nuit de pluie. Ghenni voit pour la première fois Mouraçaki no Oué.....	175
<i>c. CONTES POPULAIRES</i>	191
LE « KONJAKOU MONOGATARI » (« Contes d'il y a longtemps »). — Hiromaça visite Sémimarou.	191
<i>D. LES SÔSHI</i> (Livres d'impressions)	194
LE « MAKOURA NO SÔSHI » (« Notes de l'oreiller »), de Sei Shônagon. — Chapitres principaux des quatre premiers livres : l'aurore du printemps ; l'exorciste ; Sei Shônagon confond Narimaça ; tableaux de la vie de cour ; listes de choses désolantes, fatigantes, détestables, palpitantes, égayantes, élégantes, discordantes, inquiétantes, inconciliables, rares, inutiles, mélancoliques, etc.....	195
<i>E. LES RÉCITS HISTORIQUES</i>	225
• EIGWA MONOGATARI » (« Récit de splendeur »).	
— Disparition de l'empereur Kwazan.....	225
• OH-KAGAMI » (« le Grand Miroir »). — Préface.	228

IV. — PÉRIODE DE KAMAKOURA

(1186-1332.)

<i>I. LA POÉSIE</i>	232
<i>A. RECUEILS OFFICIELS</i>	232
Vers de Sanétomo	233
<i>B. RECUEILS PRIVÉS</i>	233
LE « HYAKOUNINN-ISSHO » (« Cent poésies par cent poètes »)	234
<i>II. LA PROSE</i>	237
<i>A. RÉCITS HISTORIQUES</i>	233
• HÉIKÉ MONOGATARI » (« Histoire des Taïra »).	
— Mort d'Anntokou.....	238
• GHEMMPEI SÉICOUÏKI » (« Grandeur et décadence des Minamoto et des Taïra »). — Pourquoi Sanémori se teignait les cheveux	241
<i>B. ÉCRITS INTIMES</i>	245
LE « HÔJÔKI » (« Livre d'une hutte de dix pieds »), de Kamo Tchômei	245

V. — PÉRIODES DE NAMMBOKOUTCHÔ ET DE MOUROMATCHI

(1332-1392; 1392-1603.)

I. LA PROSE	267
A. OUVRAGES D'HISTOIRE	267
a. RÉCITS HISTORIQUES	267
LE « TAÏHÉIKI » (« Histoire de la Grande Paix »).	
— Le prince Ohtô s'enfuit à Koumano	268
b. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE	272
LE « JINNÔ SHÔTÔKI » (« Succession légitime des divins empereurs »). — Le Pays des dieux; le premier Pere du peuple.....	272
B. SÔSHI	275
LE « TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA » (« Variétés des mo- ments d'ennui »), de Kennkô Hôshi. — Pre- miers chapitres : sur l'homme, la femme, les enfants, la vie et la mort, l'habitation, etc. Autres passages divers : les plaisirs, la piété, le saké; réflexions, anecdotes, listes de cho- ses, etc.....	275
II. LA POÉSIE	302
LE DRAME LYRIQUE : LES NÔ	302
« HAGOROMO » (« La Robe de plumes »).....	305
LA FARCE : LES KYÔGHENN	311
« SANNINN-GATAWA » (« Les Trois estropiés ») ..	312

VI. — ÉPOQUE DES TOKOUGAWA

(1603-1868.)

I. LA PROSE	318
A. LA PHILOSOPHIE	318
a. LES KANNGAKOUSHA (savants à la chinoise)...	318
1. KAÏBARA EKIENN. — Plaisir de la nature.	319
« ONNA DAÏGAKOU » (« la Grande École des fem- mes »).....	321
2. ARAÏ HAKOUCÉKI. — Mon grand-père; pre- mières études. — Oé Hiromoto. — La justice d'Itakoura Shighémouné	330
3. MOURÔ KYOUÇÔ. — Un octogénaire plantait. — Le Visage-du-matin.....	336
b. LES WAGAKOUSHA (savants à la japonaise).....	341
1. KAMO MABOUTCHI. — La vieille langue.....	342
2. MOTOORI NORINAGA. — L'étude à la clarté	

de la neige et des lucioles. — Un livre faux. — Départ pour Yoshino.....	344
3. <i>HIRATA ATSOUTANÉ</i> . — Sur l'immortalité que donne la poésie	348
B. LE ROMAN	350
<i>a. LE ROMAN DE MŒURS</i>	351
<i>SAÏKAKOU</i> . — La retraite de la vieille femme .	351
<i>b. LE ROMAN HISTORIQUE, LE ROMAN ROMANESQUE ET LE ROMAN ÉPIQUE</i>	354
1. <i>LES JITSOUROKOU-MONO</i> (Relations authentiques)	354
« <i>ÔOKA MÉIYO SÉIDAN</i> » (« les Glorieux jugements d'Ôoka »). — Entretien nocturne d'Ôoka et du seigneur de Mito.....	354
2. <i>LES KOUÇA-ZÔSHI</i> (Livres de toute sorte). <i>TANÉHIKO</i> . — Mitsou-ouji admire la fleur d'un quartier pauvre.....	357
3. <i>LES YOMI-HON</i> (Livres pour la lecture)....	359
<i>BAKINN</i> . — La rencontre du lynx.....	360
<i>c. LE ROMAN COMIQUE</i>	365
<i>IKKOU</i> . — Aventure de deux bons aveugles et de deux mauvais plaisants	365
<i>SAMMBA</i> . — Le chapitre des domestiques	376
II. LA POÉSIE	381
A. LA POÉSIE LÉGÈRE	381
<i>a. L'ÉPIGRAMME JAPONAISE (haïkaï)</i>	381
Épigrammes des « Six sages » de la poésie <i>haïkaï</i> . — Épigrammes de Bashô. — Épigrammes des « Dix sages » de l'école de Bashô : Kikakou, Rannetsou et autres. — Épigrammes d'auteurs indépendants : Onitsoura. — Derniers épigrammatistes : Tchiyo, Bouçon, etc.....	383
<i>LA PROSE LÉGÈRE (haïboun)</i> . — Eloge du sac (Yokoï Yayou)....	399
<i>b. LA POÉSIE COMIQUE</i>	400
<i>Kyôka</i> (poésies folles) et <i>kyôkou</i> (vers fous)..	400
<i>LA PROSE FOLLE (kyôboun)</i> . — Les Cinq Vertus du Bain public (Sammaba).....	404
B. LE THÉÂTRE	405
<i>TCHIKAMATSOU MONNZAÉMON</i> : « <i>YOUGHIRI</i> ». — Misère d'Izaémon	407
<i>TAKÉDA IZOUMO</i> : « <i>TCHOUSHINNGOURA</i> ». — Mort de Kampei.....	411

VII. — ÈRE DE MÉIJI

(Depuis 1868.)

I. LA PROSE.	430
A. LA PHILOSOPHIE.	430
FOUKOUZAWA. — L'homme dans la nature	431
B. LE ROMAN.	434
ROKWA. — Vie d'une Japonaise.....	435
C. LE THÉÂTRE.	445
TAKAYAMA. — Takigoutchi repousse Yoko- bouyé.....	446
II. LA POÉSIE.	449
Poésies récentes de l'empereur, de l'impéra- ratrice, etc.....	450
INDEX	455

132.199

Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

Collection PALLAS

Charmants volumes in-16 imprimés sur beau papier vergé, teinté, pouvant être mis entre toutes les mains.

Chaque vol. in-16, br. 3 fr. 50; relié monton souple, 5 fr.

Anthologie des Prosateurs contemporains (1850 à nos jours), par G. PELLISSIER.

I. Romanciers. — II. Historiens, mémorialistes, écrivains et orateurs politiques. — III. Critiques littéraires, critiques d'art, moralistes, philosophes, écrivains et orateurs religieux, écrivains scientifiques.

Anthologie du théâtre contemporain (1850 à nos jours), par G. PELLISSIER.

Les Poètes du terroir du XV^e au XX^e siècle, par Ad. VAN BEVER.

I. De l'Alsace à la Champagne. — II. Du Dauphiné au Jura. — III. Du Languedoc à la Normandie.

Anthologie des poètes français contemporains, par G. WALCH. I. 1866-1880. — II. 1880-1900. — III. 1900 à nos jours.

Anthologie des poètes français du XIX^e siècle (1800-1866), par G. PELLISSIER.

Victor Hugo. Morceaux choisis. Prose, par J. STÉRO. **Poésie**, par J. STÉRO. **Théâtre**, par H. PARIGOT.

Alfred de Musset. Œuvres choisies, par P. MORILLO.

Alfred de Vigny. Œuvres choisies, par TRÉFÉ.

Eugène Scribe. Théâtre choisi, par Marcel CHARLOT.

Paul-Louis Courier. Œuvres choisies, par J. GIRAUD.

Guy de Maupassant. Œuvres choisies, par F. BRANET.

Ferdinand Fabre. Œuvres choisies, par Maurice PELLISSON.

Rudyard Kipling. Œuvres choisies. Traduction française, par Michel EPUY.

Léon Tolstoï. Œuvres choisies, par Charles NAVARRE.

Dickens. Œuvres choisies, par Léo CLARETIE.

Stendhal. Œuvres choisies, par M. ROUSTAN.

Anthologie de la littérature allemande, des origines au IX^e siècle, extraits traduits par L. ROUSTAN.

Anthologie de la littérature anglaise, par A. ROBERT.

I. Des origines au XVIII^e siècle.

II. Le XIX^e siècle (en préparation).

Anthologie de la littérature japonaise, des origines au XX^e siècle, par Michel REVON.

Anthologie des humoristes anglais et américains du XVII^e siècle à nos jours, par Michel EPUY.

Anthologie des humoristes français contemporains, par Pierre MILLÉ.

Théâtre choisi des auteurs comiques des XVII^e et XVIII^e siècles, par H. PARIGOT.

Pensées et Maximes pour la pratique de la vie, par Em. CAZES.